# mémoire

Les Cahiers d'Afrique du Nord

## plurielle



Pour ne pas oublier

N°-57 — décembre 2008. Paraît tous les trimestres. Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

#### Sommaire

Éditorial : Pour ne pas oublier	3
Jeanine de la Hogue	
L'Armée d'Afrique dans la guerre 1914-1918.	4
D'après le Colonel Jean de Pradel de Lamaze	
Des hommes, des dates et un drapeau	37
Marie Claire Micouleau	
Classe 1916	29
Henri Chéreau	
Carnets inédits	33
Gustave George	
Les Hirondelles de la Mort	41
Marie Claire Micouleau	
Paroles familières d'un engagé volontaire des Dardanelles	45
Annie Krieger - Krynicki	
Une histoire exemplaire	50
Michel Lévy	
Des aviateurs de la Grande Guerre	52
Pierre Jarrige	
Carnets de guerre	56
Georges, François Boutigny	
Carnets de guerre 1914 d'un Zouave	70
Paul Ode	
Les interprètes d'arabe durant la première guerre mondiale :	
un rôle original de médiateurs.	70
Annie Krieger-Krynicki	
Des conséquences sur la vie en Algérie de la Guerre 1914-1918	80
Alain Gibergues	
Pierre Jarriges	
Eléments de bibliographie	82
rassemblés par Marie-Claire Micouleau	

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 54 . Édité par Mémoire d'Afrique du Nord 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax-: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication-: Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot. ISSN : 1 - 284-43-221 Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint Abonnement à *Mémoire plurielle*,  $20 \in$  - Le numéro :  $7 \in$ 

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : Membre actif à partir de 6 €,

Membre bienfaiteur : à partir de 15 €, Membre donateur : à partir de 30 €

© Mémoire d'Afrique du Nord

www mémoireafriquedunord.net

## Pour ne pas oublier Jeanine de la Hoque

Presse, édition, radio, télévision, tous les médias ont consacré une grande place à la commémoration de l'armistice de la guerre de 1914-1918 et aux douloureux combats. Ce n'était que justice et nous avons voulu nous associer à cet hommage.

Nous y associer, c'est pour nous, plus qu'une parole de circonstances. C'est faire connaître le rôle que l'Armée d'Afrique a joué tout au long de cette Première Guerre Mondiale. Toute l'Afrique du Nord, Algérie, Maroc, Tunisie s'est mobilisée pour envoyer des combattants, fantassins, cavaliers, artilleurs, aviateurs, des médecins, des infirmiers et infirmières, des ambulanciers, des services comme le génie si utile dans cette guerre de destruction. Tous méritent un hommage, une reconnaissance qui est pour nous un devoir de mémoire et doit l'être aussi pour tous les Français. Il nous faut penser à tous ceux qui sont venus en nombre dans cette France que beaucoup ne connaissaient que par des lectures au cours de leurs années d'école et qui, néanmoins, ont fait, pour elle, bien plus que leur devoir, tant en Europe qu'en Orient.

Aussi, c'est pourquoi nous avons voulu, à notre manière modeste mais profondément sincère, consacrer ce numéro de *Mémoire Plurielle*, à la participation de l'Armée d'Afrique à la guerre de 1914-1918.

Dans le cadre d'une revue, il n'était pas pensable d'être exhaustif, ni même d'aborder tous les sujets que mériterait cette participation. Qu'il nous soit permis d'ajouter notre goutte d'eau pour en faire un fleuve.

Il nous a semblé indispensable de donner, au début, un article général. Le colonel de Lamaze, Saint Cyrien de la promotion 34-36, nous avait parlé d'un ouvrage dans lequel il avait écrit un article sur l'armée d'Afrique et la guerre de 1914-1918. C'est une synthèse de cet article que nous publions ici, avec l'espoir qu'il aidera à mieux connaître et, si possible, à célébrer l'action de ces hommes.

Les témoignages, les informations qui suivent cet article général, marquent, à leur façon, l'admiration que nous portons à tous ces hommes et ces femmes qui se sont souvent sacrifiés.

Nous souhaitons, au cours de prochains numéros de Mémoire Plurielle,





poursuivre notre étude et donner ainsi envie d'en savoir plus. Quelques indications bibliographiques pourront y aider.

Qu'il me soit permis, ici, de relater deux expériences vécues et que l'on m'a racontées, comme des exemples de vies sauvées par le dévouement d'un médecin, d'une infirmière placés pourtant dans des conditions bien difficiles.

C'est une expérience bien singulière qu'a vécue un sergent de Zouaves qui, au cours d'une offensive, fut précipité, avec d'autres camarades, dans un entonnoir formé par un trou d'obus. Il y resta enterré durant deux jours. Lorsqu'il a pu parler de cette aventure, il disait se souvenir tout d'abord, de

l'obscurité totale, d'une odeur indéfinissable de terre et de poudre, mais surtout, de l'impossibilité de bouger. Sa chance, mais il ne l'apprendra que plus tard, c'est qu'il avait été protégé par les corps de ses camarades et leurs fusils qui lui avaient ménagé un espace en lui permettant de respirer quelque peu, sinon de bouger. Il avait très vite compris qu'il était seul survivant et que les cris qu'il essayait de pousser n'avaient aucune chance d'être entendus à l'extérieur.

Quand on avait pu les dégager, ses camarades et lui avaient été amenés dans une tranchée où opérait un médecin qui, tout d'abord, l'avait cru mort comme ses camarades. Mais, après avoir approfondi son examen, il s'était



aperçu que le garçon était inanimé

L'autre exemple de cette attention portée aux blessés, aux malades, concerne la grippe espagnole qui, à la fin de la guerre, faisait de nombreuses victimes. En 1918, dans la salle dont une infirmière avait la charge, des ambulanciers ne cessaient d'amener des soldats mourants et morts mêlés. Le rôle de cette jeune fille consistait à identifier chacun quand elle le pouvait et à enregistrer les décès. Passant entre les brancards, elle s'était arrêtée auprès d'un malade et, cherchant à l'identifier grâce à la gourmette qu'il avait au poignet, elle avait perçu chez lui un vrai signe de vie qui l'avait alertée. Mais le plus difficile fut de trouver un brancardier pour sortir le malade de cette salle de la mort et de le faire admettre de nouveau à l'hôpital. Le jeune artilleur n'a jamais su à qui il devait la vie mais il a, sa vie durant, voué une grande reconnaissance à tous ceux qui se penchaient sur les blessés et les malades, les soignant, les aidant et soulageant leurs souffrances.

Il m'a semblé, en introduction de ce numéro, qu'il était bon de raconter ces deux histoires singulières qui s'inscrivent bien dans cet hommage que nous rendons ici à cette armée d'Afrique et l'admiration que nous avons pour le courage qui a guidé leur action dans les combats, et dans les soins admirables portés aux soldats vivant dans l'horreur et la douleur.

# L'Armée d'Afrique dans la guerre 1914-1918.

#### D'après le Colonel Jean de Pradel de Lamaze

#### L'avant-guerre en Afrique du Nord.

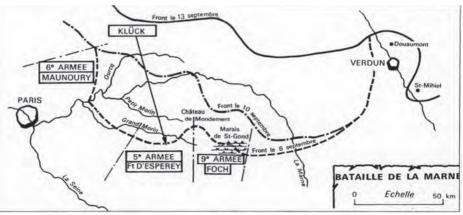
Les premiers prodromes d'un affrontement décisif entre la France et l'Allemagne de Guillaume. Ils étaient venus d'Afrique du Nord. Le redressement français se passait trop bien... L'Empire germanique ne pouvait manquer de voir dans nos possessions en Afrique, une atteinte à son prestige et une concurrence à son commerce. 1905, 1906, 1908, 1912, qui marquent les étapes de notre pénétration au Maroc sont autant de motifs de tension entre la France et l'Allemagne.

Or, l'élite des jeunes officiers français se presse pour obtenir une affectation en Afrique, là où se réveille la France vaincue de 1870. Sorti major de Saint-Cyr, Alphonse Juin, revendique aussi l'honneur de participer à l'Armée d'Afrique, sur les traces des Mangin et Gouraud, qui renouvellent au Maroc leurs exploits d'Afrique noire.

#### Composition de l'Armée d'Afrique.

On compte encore, essentiellement, sur les engagements volontaires, effectivement fort nombreux. La population musulmane algérienne est en plein essor : plus de 4 millions et demi, soit un million de plus qu'en 1900. Sous nos drapeaux, 33000 Musulmans d'Algérie se trouvent déjà enrôlés (par appel ou engagement) au printemps 1914.

En ce qui concerne le Maroc, le Conseil Supérieur de la Guerre - bien des mois avant la mobilisation d'août 1914 - avait demandé au général





Lyautey, sur quoi on pouvait compter et, selon le général Chambe, Lyautey aurait alors déclaré :

« Si, un jour, la guerre éclate, je vous renverrai immédiatement toutes les troupes de France que vous avez mises à ma disposition pour faire campagne au Maroc. Je vous enverrai en même temps, et dès le premier jour, de nombreux contingents marocains, encadrés par des officiers français. Ils se battront superbement contre les Allemands. Je le sais. »

#### Le départ en guerre.

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Depuis le 1er août, les affiches de mobilisation générale étaient apposées sur nos murs. Précisons que les Français d'A.F.N. sont mobilisés aussi. Mais comme la Tunisie et le Maroc sont des Protectorats, ces Etats ne sauraient être impliqués dans la déclaration de guerre que l'Allemagne vient de proférer contre la France.

En Algérie. nos troupes sont groupées en un 1<sup>er</sup> corps d'armée, sis à Alger, et commandé par le général Moinier, celui qui est entré le premier dans Fès. Cet ensemble représente sept régiments de Tirailleurs algériens, trois régiments de Zouaves, cinq régiments de Chasseurs d'Afrique et trois régiments de Spahis, sans compter la Légion.

En Tunisie stationnent deux régi-





ments de Tirailleurs, un de Zouaves, un de Chasseurs d'Afrique, un de Spahis.

Mais au Maroc, ont été envoyés dixneuf bataillons de Tirailleurs, neuf bataillons de Zouaves, ainsi que des éléments de la Légion étrangère et des bataillons d'Infanterie légère d'Afrique «Bat' d'Af». De plus, des escadrons auxiliaires de Spahis y ont été constitués. Quant à l'Infanterie coloniale, elle y renforce nos troupes de vingt-deux bataillons (dont quinze de Sénégalais).

Une si importante participation des troupes d'Afrique aux opérations du Maroc rend pratiquement impossible l'envoi de corps d'armée en Europe. Par contre, il va être procédé à la mise sur pied de *régiments de marche* qui permettront de constituer trois divisions.

Disons tout de suite que la guerre de 1914-1918 verra l'Algérie fournir 170 000 combattants musulmans : les 33 000 déjà sous les drapeaux auxquels viendront se joindre 80 000 appelés et 57 000 engagés volontaires. De ces 170 000 hommes, 36 000 vont mourir pour la France, avec aussi des milliers de Marocains et plus de 10 000 Tunisiens.

Quant aux Français et autres Européens d'Afrique du Nord, ils ont fourni de magnifiques troupes de Zouaves et de Chasseurs d'Afrique. Et n'oublions pas le RI.C.M., le régiment d'Infanterie coloniale du Maroc.

Avec ces unités d'origine nord-africaine, il convient de compter aussi les unités de Légion étrangère constituées avec des éléments des 12 bataillons dont la France disposait au Maroc et en Algérie, et auxquels étaient venus s'adjoindre les 20 000 volontaires étrangers engagés à Paris.

Oudjda – Oran – Sète – Bordeaux. Là, les deux régiments de « Chasseurs indigènes » vont former la « Brigade marocaine ». Elle est confiée au général Ditte, un officier de la Coloniale se trouvant disponible à Bordeaux. Il est encore en dolman noir à brandebourgs, avec le képi rouge à feuilles de chêne. Un regard très vif, derrière des lorgnons. De belles moustaches retroussées de militaire de la vieille école. Les Marocains reçoivent des tenues de drap de chasseurs alpins. Ils portent un chèche « jaune canari» enroulé sur leur chéchia.

Bientôt, la brigade embarque dans des trains pour le camp de Châlons puis finit par rejoindre le groupe de divisions de réserve (1e G.D.R.) du général Beaudenom de Lamaze, qui va être engagé avec la VIème armée.

#### Les préliminaires

L'Armée française s'était mise en place sur plusieurs lignes, face à nos provinces à reconquérir, face à l'Alsace-Lorraine, entre la Suisse neutre et la Belgique, très jalouse elle aussi de sa neutralité. Notre dispositif était donc ainsi constitué par des lignes nord-sud, parallèles au Rhin, et bénéficiant d'obstacles naturels bien dessinés dans le même sens sur nos cartes :

les Vosges, la Meurthe, la Moselle, la Meuse, l'Aisne supérieure.

Or, depuis le 4 août 1914, les forces allemandes prenant l'initiative des opérations - attitude logique quand on a pris le risque de déclarer une guerre - semblent porter assez peu d'attention à nos alignements nord-sud, orientés face à l'est, « les yeux fixés sur la ligne bleue des Vosges ». Par contre, plus au nord, se révèle un impressionnant mouvement d'enveloppement, qui s'amplifie chaque jour, dans une parfaite indifférence de la « neutralité » belge. Le maréchal von Moltke - neveu du vainqueur de 1870, et généralissime des armées allemandes a donc lancé ses forces sur des trajectoires débordant par le nord tout notre déploiement, afin, premièrement, d'encercler nos forces militaires, deuxièmement de s'emparer de nos forces politiques, en entrant le plus vite possible dans Paris.

Cependant, vers le sud de la Belgique, les Français livraient une pénible et sanglante bataille, à laquelle participèrent les deux divisions d'Afrique du Nord, les 37e et 38e, que l'on avait mises à l'aile marchante du dispositif, en raison des qualités qu'a priori on leur attribuait. Si la rencontre ne tourna pas au désastre, ce fut bien grâce à l'héroïsme de la troupe : dans la seule journée du 22 août 1914 sur la Sambre, le 2e régiment de marche de Zouaves (37e D.I.) avait perdu son lieutenant-colonel, Trousse!, 20 autres officiers et un millier de Zouaves. Le



lendemain, 23 août, c'était au tour du 3e régiment de marche de Zouaves de laisser plus de 900 hommes sur le terrain dans l'affaire de Charleroi.

#### La première bataille de la Marne - L'Ourcq... La participation de l'Armée d'Afrique

Les « chasseurs indigènes » de la brigade marocaine, intégrés depuis le 2 septembre dans le groupe de divisions de réserve (5e G.D.R.) du général Beaudenom de Lamaze, intégrés à la 6e armée Maunoury, essuyèrent les premiers coups de feu de la bataille de la Marne, le 5 à 13 heures, à quelques kilomètres des rives de l'Ourcq.

Il furent engagés, comme bien d'autres, ce soir-là, dans de vastes champs de blé moissonné, « en spéculant uniquement sur leur bravoure et leur esprit de sacrifice, sans leur accorder le soutien d'un seul groupe d'artillerie de campagne » (capitaine Juin). Dès avant le coucher du soleil de cette demi-journée, la brigade avait eu 9 officiers tués et 15 blessés. Et il manquait 1150 hommes.

Les Marocains, à peine débarqués, avaient été tellement décimés et malmenés par les feux du IV<sup>e</sup> corps de



réserve allemand (général von Gronau) qu'il avait fallu, vers le soir, appeler à la rescousse un bataillon du 276e régiment d'Infanterie. Dès l'engagement de cette unité en terrain absolument nu, sous les vues directes de 2 bataillons de mitrailleuses de la 22<sup>e</sup> division de réserve allemande, toute la première vague d'assaut fut littéralement fauchée. On avait vu tomber le lieutenant Marché, jeune breveté de l'Ecole de Guerre, affecté à l'état-major de la Brigade marocaine, qui, à cheval, entraînait les fantassins du 276e. On avait vu tomber le capitaine Guérin, grand blessé du Maroc, et aussi le beau lieutenant de la Cornillière et des centaines de très disciplinés soldats inconnus.

Le lendemain, un officier d'état-

major des Zouaves, le capitaine d'Estre, traversant le terrain qui s'étend à 1 kilomètre à l'est du clocher de Villeroy, aperçoit des taches rouges qui se remarquent parmi les cultures. « Nous nous approchons, intrigués, et apercevons alors non plus une seule, mais huit, dix, vingt taches rangées sur une seule ligne et régulièrement espacées. Ce sont les fantassins français du 276e (qui ont attaqué la veille avec les Marocains). La mort les a surpris sur ce glacis absolument dénudé qui dévale en pentes douces vers le ruisseau de la Sorcière ... De loin, on eût dit des coquelicots se détachant sur la verdure ...

Le lieutenant, homme d'une quarantaine d'années, paraît tout petit. Il repose la tête appuyée sur le bras gauche replié, le droit étendu. Son visage se présente de profil. Il est très calme, et encadré par une barbe broussailleuse que la poussière a teintée d'un blond grisâtre. Sur ses traits, nulle trace de souffrance. A son annulaire, une alliance... »

En confrontant ces souvenirs avec une photo de Charles Péguy, l'officier de Zouaves acquit la certitude d'avoir rencontré, le 6 à l'aube, le poète en son dernier sommeil, sur son champ d'honneur, bien tel qu'il s'y était vu.

- « Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle.
- « Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
- « Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
  - « Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
- « Heureux les épis murs et les blés moissonnés.

Citant cet émouvant poème, le futur académicien Alphonse Juin (de Constantine), lieutenant dans un bataillon de Chasseurs indigènes, blessé lui-même le 6 septembre 1914, à peu de distance du lieutenant Charles Péguy, quelques heures plus tard seulement, ne pouvait s'empêcher d'ajouter : Péguy n'avait pas le temps de se poser cette question, n'ayant jamais pensé que pour le soldat chrétien qu'il était, et qui défendait son sol envahi, il pût y avoir de guerre injuste. Ce n'était plus qu'un mort impavide parmi les braves tombés dans les grandes batailles, couchés dessus le sol, à la face de Dieu!

(Une juste Guerre, Alphonse Juin)

Le soir du 6 septembre, les Zouaves et les Tirailleurs de la 45e s'installent tout autour du Raincy (p.c. du général Maunoury). Ils sont contents : c'est pour demain ; un officier, à son retour du P.C, vient d'annoncer que le grand chef Joffre a dit à toute l'Armée française d'attaquer.

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et repousser l'ennemi. Toute troupe qui ne peut plus avancer devrai coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Avec tous, la 45e division algérienne est engagée. Déjà, le tout premier, le régiment de marche de Chasseurs d'Afrique s'est déployé devant Zouaves et Tirailleurs algériens. Il s'avance rapidement sur les vastes chaumes du Multien. Mais comment ne pas être immanquablement arrêté par les feux les plus meurtriers, quand une cavalerie, montée sur des chevaux gris, avec des tenues voyantes, devance au galop une infanterie baïonnette au canon?

### ... et au cœur de la bataille de la Marne.

Pendant que se livrait la bataille de l'Ourcq, plus à l'est, au cœur même

de ce qui fut la bataille de la Marne, trois divisions d'Afrique du Nord, la 37e, la 38e et la division marocaine, participaient, les deux premières à la bataille des Deux-Morins, la troisième à celle des Marais de Saint-Gond. Cette dernière dépendait de la 9e armée du général Foch, les autres de la 5e armée de Franchet d'Espérey. Si tous rivalisèrent d'ardeur dans cette lutte terrible où se joua le sort de la France, il faut tout particulièrement citer les farouches corps à corps de la division marocaine au château de Mondement, puis la poursuite de l'ennemi jusqu'au 14 septembre.

Autant de discipline, autant de bravoure, autant de sacrifice, méritait récompense. Il appartenait à notre adversaire de nous l'offrir. L'impétueuse armée von Klück se résigne à faire demi-tour, et à abandonner ainsi sa proie, Paris. Les Marocains, les Zouaves de la 1re D.M. et les Vendéens du 77e de Cholet sont parvenus à épuiser la résistance allemande, cramponnée aux hauteurs du sud de la Marne, alors la Garde prussienne elle-même se retire au nord des Marais de Saint-Gond, La splendide armée allemande offre à nos soldats français et africains, l'inoubliable spectacle de sa retraite.

### La bataille de la Marne est gagnée.

Le général von Klück, dans ses Mémoires, rend hommage à la valeur française. Mais pour le haut commandement français, c'est bien l'heure du « Comptez vos hommes ». La tactique de l'offensive continuelle aux petits échelons coûte cher :

46 officiers sur 103 de la brigade marocaine engagée sur l'Ourcq, sont tombés entre le 5 et le 17 septembre. D'ailleurs, après la Marne, il a bien fallu dissoudre cette valeureuse brigade marocaine : des 5000 hommes du 1er septembre, il n'en restait guère que 700 ... Ils iront, avec le colonel Poeymirau, participer à la constitution du 1er régiment de Tirailleurs marocains, en valant par là, à ce régiment, l'honneur d'être le seul du Maroc à porter sur son drapeau : « La Marne ».

Sa Majesté chérifienne, le sultan Moulay Youssef, pouvait le 23 novembre 1914 adresser une proclamation aux troupes marocaines combattant sur le front français:

« Louange à Dieu seul!

A nos fidèles sujets qui combattent en soldats valeureux

sur le sol de France, à vous le salut accompagné de souhaits

pour que Dieu vous aide et vous protège!..»

Nous avons reçu par l'intermédiaire du Résident général une lettre de Monsieur le Ministre de la Guerre français à votre sujet. Dans cette lettre, le Ministre dit que vous avez déployé tout le zèle désirable pour accomplir la mission que nous vous avons dévolue; que vous avez donné aux représentants de toutes les races, avec qui vous



combattez, le mesure de vos vertus guerrières auxquelles le temps ne saurait rien changer. Ainsi, vous avez justifié notre confiance dans la vaillance que vous avez héritée de vos ancêtres, en déployant un courage qui ne connaît pas de défaillance, Vos belles actions les honorent et ils sont fiers de l'éclat qui en rejaillit sur eux. Enfin, les généraux et les chefs français ont conçu pour vous une telle estime que vos frères restés ici sont jaloux de ces lauriers réservés aux braves, que vous avez cueillis sur les champs de bataille ... »

#### Vers une guerre de tranchées.

La guerre continue cependant.

Les échecs stratégiques de l'armée allemande et les erreurs tactiques des troupes françaises, vont imposer aux belligérants deux sévères enseignements : respecter la puissance du feu, et s'aider du terrain tant qu'elle n'est pas obtenue. Quatre années de guerre de tranchées vont suivre, avec pour seul et coûteux remède, une recherche de « la percée » des fronts par écrasement local sous des déluges d'acier.

L'année 1914 va se terminer avec les combats de l'Yser et d'Ypres. Le 4 octobre, le général Foch, qui a joué un rôle décisif, avec sa 9e armée, au centre de la bataille de la Marne, se voit chargé par Joffre de « coordonner en son nom, l'action de nos forces entre l'Oise et la mer ».

Le 6 octobre, Foch installe son P.C. à Doullens déjà!

L'Armée d'Afrique participe à fond à tous ces efforts. On voit dans la ville de Doullens un commandant de groupe de goumiers, l'émir Kaleb, qui n'est autre que le petit-fils d'Abd el-Kader; il est passé par Saint-Cyr, il a été officier de

cavalerie et, officier démissionnaire, il a repris du service pour la durée de la guerre.

Les troupes d'Afrique, en particulier les Zouaves, reçoivent des tenues kaki qui, dans les boues de l'automne, seront plus adaptées à la vie en campagne que les culottes bouffantes et les boléros bleus d'antan. Toutes les troupes, Spahis à pied y compris, partagent les mêmes difficultés et souffrances, en peinant dans la boue des Flandres.

La 38e division, avec ses 1er et 4e régiments de Zouaves et son 8e Tirailleurs va tenir deux mois, d'abord sur l'Yser, puis dans la région d'Ypres.

La 1ère division marocaine, qui s'illustre en octobre en Champagne, au combat dit du Bois-des-Zouaves, est bientôt poussée au nord d'Ypres, où elle enlève le 11 novembre, le fameux Bois triangulaire.

L'Illustration du 5 décembre 1914 publie un beau dessin de Georges Scott, intitulé : « Mais tirez donc, les gars ! ». Le commentaire en est le suivant : Le journal Le Temps a reçu d'un soldat anglais blessé en Belgique et soigné à l'hôpital militaire de l'arsenal de Brest, cette émouvante communication :

« C'était le 11 novembre, entre 4 et 5 heures du matin ... une colonne allemande partait à l'attaque du pont du Drie-Gratchen, sur le canal de l'Yser, route de Lygen à Noordshoote, défendu par les Zouaves, en poussant devant elle des Zouaves prisonniers. Aux cris de «

Cessez le feu! Cessez le feu! Zouaves », nos soldats et les mitrailleuses interrompirent leur besogne, lorsque des rangs allemands partit ce cri poussé par un Zouave prisonnier « Tirez quand même! Tirez donc, les gars! » Une autre voix se fit entendre criant : « Zouaves! IIè bataillon! » Puis, « En avant! Hourra! », mais la voix de l'héroïque Zouave avait déjà été obéie. Une décharge générale partie de nos rangs couchait à terre nos assaillants. La ruse avait été ainsi déjouée, grâce à cet acte de dévouement héroïque. Il ne nous fut pas permis de retrouver ce héros. Ayant moi-même, un instant après, le premier traversé le canal et fait 8 prisonniers, je me mis à la recherche de cet inconnu. Je n'en trouvai aucune trace. Si le nom de ce brave reste ignoré, du moins son régiment gardera-t-il le souvenir de son sacrifice, qui égale les plus beaux faits d'armes de sa glorieuse histoire. »

Signé: « L.A. » of the Editorial Staff (rédaction) of the Financial Review of Reviews, à Londres (engage volontaire pour la durée de la guerre).

#### Constantinople contre Alger.

Le 2 novembre, la guerre est déclarée entre la Turquie et les Alliés francobritanniques.

Cette entrée en guerre de l'Empire ottoman va être fortement exploitée par l'Allemagne, pour dissocier de la France les populations musulmanes d'Afrique du Nord. Une réelle agita-



tion s'empare de certaines régions et des unités en ressentent un malaise.

Cependant, on assiste à des témoignages d'attachement à la patrie et des actes d'héroïsme :

Citation à l'ordre de l'Armée 11 janvier 1916 : « Djoudi Mohammed, soldat du 2<sup>e</sup> régiment mixte de Zouaves et Tirailleurs, est allé le 6 octobre 1915, en plein jour, chercher le corps de son commandant de compagnie tombé entre les deux tranchées. Frappé mortellement au moment où il l'atteignait, a expiré en s'écriant : « Je suis content, c'est pour la France ».

#### L'année 1915.

L'année 1915 est une année très décevante pour les combattants. On

fait beaucoup de choses, pour des résultats minimes. La 37e division, en Champagne, a réussi à faire 1800 prisonniers et elle obtient pour cet exploit une citation à l'ordre de l'armée. Mais les pertes sont cruelles : 130 officiers et 7000 hommes sont portés comme tués, blessés ou disparus.

Le 22 avril 1915, la 45e division subit la première attaque par gaz. Cela se passe sur l'Yser.

En plein après-midi, le lieutenant Aïssa, caïd d'Alger, se précipite chez son commandant de brigade, le colonel Mordacq, pour le prévenir qu'un avion de reconnaissance, qui vient d'atterrir, signale un bombardement d'aspect très étrange. Des fumées jaunâtres s'échappent des lignes de tranchées. Le 1er Tirailleurs et le 2<sup>e</sup> bis de Zouaves font l'objet de ces tirs. L'alerte ainsi donnée. il s'avère très vite qu'il s'agit de la projection de gaz asphyxiants dont l'odeur est caractéristique : c'est du chlore. Les hommes sont d'abord pris de vomissements, puis ils éprouvent une grande difficulté à respirer. Beaucoup en tombent sans connaissance. Une panique s'empare des victimes de cette arme nouvelle, et d'ailleurs, dans l'état où elles sont, les troupes ainsi atteintes sont bien incapables de poursuivre le combat. Les hommes se précipitent hagards vers les postes de secours : ils titubent, et supplient qu'on leur donne à boire. Beaucoup s'effondrent, mortellement empoisonnés, asphyxiés.

L'intendance fait, dans les jours suivants, distribuer des lunettes d'auto pour protéger la vue des combattants. Puis, très rapidement, la troupe va être dotée de masques à gaz, qui, surtout dans leurs premières formes, seront d'un port très difficile : ils vont encore aggraver sérieusement la fatigue du combattant.

#### Et voici la Légion.

C'est à cette époque que la Légion étrangère vient prendre une des premières places dans les combats. Des centres d'instruction des volontaires avaient été ouverts à l'automne 1914 à Paris, Lyon, Avignon, Tours. Le 2<sup>e</sup> régiment de marche de la Légion, formé en Afrique du Nord, avait rejoint en

octobre, avec 4 bataillons, la région de Reims. La Légion fut engagée pour la première fois le 22 décembre 1914 au Bois-des-Zouaves, mais c'est l'attaque des «Ouvrages blancs allemands» en Artois, le 9 mai 1915 avec la division marocaine qui devait constituer l'entrée historique de ce corps d'élite dans la Grande Guerre. L'assaut, ce jour-là, fut donné à 10 heures, sur le plus boueux des terrains. Rapidement, la 1re ligne est enlevée, mais des tirs de barrage d'artillerie et de mitrailleuses restent à franchir pour atteindre la 2<sup>e</sup> ligne.

La Légion n'en poursuit pas moins, sous un feu terrible, son attaque, et parvient ainsi sur la crête de Vimy, qui domine le pays minier, à 5 kilomètres de la base de départ, en liaison avec le régiment mixte de Zouaves et de Tirailleurs. Souchez et Carency ont été traversés. Mais, malheureusement, les troupes voisines n'ont pas obtenu les mêmes résultats et les 2 régiments de la Marocaine doivent revenir en arrière, pour ne pas rester trop en flèche. Le colonel Pein avait été tué ainsi que les trois chefs de bataillon. Le colonel Cros des Zouaves, lui aussi, avait été tué. Avec bien d'autres, le capitaine Le Hagre était mort en héros. Le régiment obtenait ce jour-là sa première palme. Quelques mois après, le 25 septembre, c'est au son du « Boudin »1que l'Armée française enlève l'ouvrage de Wagram.

Puis, c'est au tour du 2<sup>e</sup> de Marche

1. Le Boudin est le chant de la Légion.



du 2e Etranger (formé en juillet 1915) d'enlever, le 28 septembre, la Ferme de Navarin. Là aussi, une palme était décernée à la Légion. Mais les pertes sont trop lourdes : il faut en conséquence regrouper les deux régiments de marche pour constituer le « Régiment de Marche de la Légion étrangère».

Précisons tout de suite que ce régiment a terminé la guerre avec la Légion d'honneur et la Médaille militaire épinglées sur son drapeau - un drapeau sous les plis duquel avaient servi des représentants de 51 nations. Au total, pendant la durée de la guerre 1914-1918, 42882 légionnaires se sont battus pour la France.

#### Verdun

A peine avait-elle commencé, que l'année 1916 voyait se déclencher une des plus grandes batailles de tous les siècles : Verdun, Haut-lieu d'Histoire, situé au milieu du front s'étirant de la Suisse à la mer du Nord, allait en quelques jours devenir l'épicentre de la Grande Guerre.

Inutile de raconter Verdun : le monde entier a résonné du fracas des batailles, qui s'est prolongé sur huit mois. On n'apprend pas Verdun. On le sait. Mais on évoque cette furieuse rencontre des deux plus grandes armées du monde (à cette époque). Et ceux qui ont eu le tragique honneur de partici-

per à ces combats sans merci, méritent que l'on retienne leur nom. Pour les troupes de l'Armée d'Afrique, on relève les glorieuses actions des :

- $1^{er}$ ,  $3^e$  bis,  $4^e$ ,  $5^e$  et  $9^e$  régiments de Zouaves ;
- 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> régiments mixtes de Zouaves et Tirailleurs ;
- $1^{er}$ .  $3^e$ ,  $7^e$ ,  $8^e$  et  $9^e$  régiments de Tirailleurs ;
- le régiment de Tirailleurs marocains ;
  - 6e régiment de Spahis ;
  - 1 er et 3e Bataillons d'Afrique;
  - le régiment colonial du Maroc.

Depuis janvier, des indices traduisaient une importante activité ennemie devant la «Région fortifiée de Verdun» : mouvement de troupes, réglages de pièces à longue portée.

L'attaque allemande du 21 février va surprendre des troupes mal informées des possibilités ennemies. Le courage des unités d'élite et de leurs chefs ne va pas constituer une riposte suffisante car les Allemands ont admirablement préparé leur attaque.

L'attaque va se faire comme à « l'emporte-pièce» sur un front de 10 kilomètres, sur la rive droite de la Meuse. Les Allemands disposent d'une soixantaine de bataillons et de 1 250 pièces d'artillerie, dont 770 « lourds », pour enfoncer un dispositif français de 10 bataillons, sans artillerie lourde, et sans méfiance.

Les soldats allemands portent encore le casque en cuir mais dont la pointe, amovible, a été enlevée. Seuls, les servants de lance-flammes sont coiffés du nouveau casque d'acier, qui ne sera généralisé que deux mois plus tard. On les a débarrassés aussi du sac à dos. Ils portent en sautoir, dans la toile de tente : 3 jours de vivres, 150 cartouches et 2 grenades. Ils sont munis d'un masque à gaz, de sacs à terre vides, d'une paire de cisailles et ils portent sur la manche de leur manteau un brassard blanc de reconnaissance (nous sommes en février, et il peut faire presque nuit à 4 heures de l'après-midi).

Ce 21 février 1916, l'artillerie allemande a fait rage depuis l'aube, tranchant de ses éclats, arbres et poteaux téléphoniques. Ce soir, les troupes françaises, accroupies dans des trous mal creusés, entassées avec leurs cadavres et leurs blessés, verront tomber la nuit froide sans trace de lumière, et sans ordres : les fils téléphoniques aériens ont tous été hachés par la mitraille.

Or, c'est à la nuit tombante, à 4 h 45 du soir, après ces 9 heures d'écrasante préparation d'artillerie, que les troupes allemandes attaquent en rangs serrés, comme à la parade, sur 10 kilomètres de front.

Du côté français, le 21 février s'achèvera dans les sursauts de bravoure et les gémissements des mourants. Tout cela dans la boue froide.

Le 22 février se déroulera de même. Le 23 aussi, avec le sommeil et l'extrême fatigue en plus. Les blessés gémissent moins. Ils ont dû mourir.



Le 24, le 8° Zouaves et les Tirailleurs des 3° et 7° régiments sont envoyés en renfort. Relève de nuit, sans ordre précis, en direction du bouquet d'arbres que l'artillerie allemande a fauché hier : « prendre les consignes auprès du commandant X ... » (on l'a enterré là, à côté, il y a quelques heures).

#### Douaumont.

Le 25, en fin de l'après-midi de ces courtes journées de février, alors que la clarté s'affaiblit, la neige commence à tomber. Il reste encore des Zouaves égarés dans l'obscurité, qui glissent dans les trous d'obus en cherchant leur direction. Mais les Allemands ont des ordres, et ils savent où ils vont. Avec une poignée d'hommes, le lieutenant von Brandis décide d'aller voir « ce silence » de Douaumont. L'approche se fait sans grandes difficultés, dans le sillage de petits détachements français qui, n'ayant plus de chef, de vivres et de munitions, se replient en trébuchant dans les branches d'arbres abattus et les trous de boue glacée, que revêt une fine pellicule de neige. Mais voici le Fort. A l'aide de perches et de fortes branches d'arbres, le lieutenant von Brandis fait « dégringoler» une section derrière lui dans les fossés. Bientôt, il entre dans ce fort qui ne réagit pas, capture les gardiens, s'assure auprès d'eux que les systèmes de destruction sont bien désamorcés, envoie rendre compte, puis s'endort en vainqueur sur le lit du chef-gardien.

« Douaumont est tombé » ! C'est

l'immense cri de victoire de toute la Germanie le matin du 26. Nos pertes sont déjà de 24 000 hommes, tués, blessés, évacués, disparus. A cette nouvelle, Joffre envoie chercher le général Pétain, qui est en réserve de commandement. Il confie à ce chef déjà réputé la mission de défendre Verdun. Le 26 au soir, Pétain est à son P.C. de Souilly; des chefs sont relevés, d'autres désignés; des ordres sont expédiés, des vivres et des munitions distribués.

La victoire allemande bute sur une volonté, qui va renverser le sort des armes. Huit jours plus tard, 25 000 tonnes de munitions ont déjà été acheminées, et 480 pièces d'artillerie amenées en renfort. De Bar-le-Duc à Verdun, une « noria» de camions a été mise en place : elle alimentera, jours et nuits, le champ de bataille, en méritant par là le nom de « Voie sacrée ». Le 6 mars, Pétain n'envoie plus qu'un seul ordre: « Courage! » . Son chef de 3e bureau, Serrigny, se permet d'ajouter : « ... on les aura ! »« ce n'est pas du bon français» « Ça marquera » répond Serrigny, « C'est vrai » admet Pétain, qui signe « Courage! ... on les aura! ». Verdun est déjà, moralement, sauvé. Mais il faut que la France reprenne Douaumont pour que l'Allemagne admette sa défaite.

C'est au général Mangin, le conquérant de Marrakech, qu'échoit cet honneur de mener, le 24 octobre, nos troupes à la reprise de Douaumont. Il dispose de trois divisions, dont la



38e, commandée par le général Guyot de Salins, avec le régiment colonial du Maroc, le 4e Zouaves, le 4e Mixte Zouaves-Tirailleurs et le 8e Tirailleurs.

A l'heure H (11 h 40). après une préparation d'artillerie de plus de 4 heures (avec des calibres allant jusqu'au 370 et au 400), l'attaque débouche. Le brouillard est épais. On ne voit pas à 100 mètres. Il faut marcher à la boussole. Mais tout cela gêne aussi l'adversaire, qui met plus d'un quart d'heure à s'apercevoir du déclenchement de notre attaque. Notre infanterie avance, précédée d'un double « barrage roulant» : l'un, à obus à balles, devance nos troupes de 70 mètres, l'autre, à obus explosifs, déploie son rideau de feu à 150 mètres plus en avant. Les fantassins progressent à la vitesse de 25 mètres à la minute.

En tête de sa division, le régiment colonial du Maroc atteint le fort vers 3 heures de l'après-midi. A 5 heures, Douaumont, nettoyé de tout adversaire, est enfin à nous. Dans cette attaque, les Allemands ont laissé entre nos mains : 5 554 prisonniers, 144 mitrailleuses, 15 canons. Sur le total des prisonniers, seul un petit groupe de pionniers commandé par le capitaine Prolius se trouvait dans le fort, où il venait d'arriver.

Dans la guerre 14-18, la bataille de Verdun a réellement constitué une « ligne de changement de pente ». Le Kronprinz a pu en dire : « Pour la première fois, j'eus conscience de ce que c'était que perdre une bataille : doute

de soi, sentiments amers, jugements injustes ... ».

L'Allemagne, après Verdun, n'est donc plus invincible. L'espoir a changé de camp. Verdun a montré au monde que la France était capable, sinon de détruire, du moins d'arrêter les Empires centraux et cette impression eut de fortes conséquences sur l'état d'esprit de nos alliés. Elle en eut encore davantage sur l'opinion des Américains qui, en dehors de toute considération d'ordre moral, ont certainement vu dans la résistance française de Verdun une justification de l'aide que. bientôt. ils allaient nous apporter. Les Etats-Unis pouvaient, à bon droit, demander un immense effort au peuple américain. Depuis Verdun, la France méritait ses grandes alliances de 1918.

#### Le chemin des Croix.

Mais 360 000 combattants français s'étaient fait tuer ou blesser dans cet « enfer ». Les Allemands avaient, en même temps, sacrifié 330 000 des leurs sur la terre dévastée de Verdun.

Le Père Teilhard de Chardin, jeune brancardier au 8e Régiment de Tirailleurs algériens, a jugé de cette bataille en écrivant au mois d'août 1916, à une de ses cousines « ... le cadre est celui des pires champs de bataille de Verdun. Au-delà, plus aucune végétation, pratiquement. Mais de la pierraille retournée et le plus souvent de l'argile crevée et labourée sur deux ou trois mètres de profondeur :

un vrai relief lunaire. C'est la région où les tranchées cessent, et où l'on se cache dans des trous d'obus vaguement reliés entre eux, et dont il faut trop souvent expulser, pour y prendre place, un cadavre boche ou français ... J'ai passé deux jours dans un trou, encadré durant des heures entières par des obus qui tombaient jusqu'à moins d'un mètre de moi. A cette vie, tu comprends que les nerfs se tendent un peu ...

Je ne sais pas quelle espèce de monument le pays élèvera plus tard, sur la côte de Froideterre, en souvenir de la grande lutte ? Un seul serait de mise : un grand Christ. Seule la figure du Crucifié peut recueillir, exprimer et consoler ce qu'il y a d'horreur, de beauté, d'espérance et de profond mystère dans un pareil déchaînement de lutte et de douleurs ... ».

#### 1917 : L'année du découragement.

Attaquer est une décision lourde de conséquences. Cela suppose l'acceptation « à priori » de pertes importantes. Cela nécessite une préparation méticuleuse. Cela entraîne le risque de décevoir dangereusement le pays en cas d'échec.

Pourtant, Nivelle, successeur de Joffre depuis décembre 1916, entreprend presque aussitôt de grandes offensives, qui n'apportent hélas que de maigres succès et à quel prix! Du 15 avril au 15 mai, l'armée perd 135 000 hommes. Une immense décep-



tion envahit alors le pays et surtout la troupe, et la déception est la plus profonde des blessures pour un soldat. Des mouvements de contestation apparurent dans de nombreuses unités, certains refusèrent de monter en ligne.

Mais les régiments de l'Armée d'Afrique échappèrent en général au découragement. Pourtant, le plus inquiétant était bien le caractère tout à fait justifié de cet abattement. L'enchaînement des fautes de commandement et des crises morales était si évident que le Gouvernement prit dès le 15 mai la décision de remplacer Nivelle par Pétain. Ce fut la fin de la crise. II n'y eut plus que cinq rebellions collectives en juillet, trois en août, une seule en septembre. L'Armée française avait repris confiance et retrouvé son courage, un courage qui la conduirait sans défaillance jusqu'à la Victoire du 11 novembre 1918.

Toutes les opérations tactiques de cette époque avaient été intensément vécues par l'Armée d'Afrique avant et pendant la crise de 1917. La 1<sup>re</sup> division marocaine, renforcée du régiment de marche de la Légion étrangère et du 5e Chasseurs d'Afrique, avait, sous le commandement du général Degoutte, enlevé le mont Sans-Nom. La 153<sup>e</sup> division (créée en avril 1915), composée des 1<sup>er</sup> régiment mixte Zouaves-Tirailleurs, 9<sup>e</sup> Zouaves, et le régiment de Tirailleurs marocains, se trouve en avril devant le Chemin-des-Dames. Le 16 avril, dans une vive attaque, elle

réussit à faire 800 prisonniers et le régiment marocain se voit décerner, pour ce fait d'armes, une citation à l'ordre de la 6e armée, signée : Mangin.

La 45<sup>e</sup> division se signale le 17 avril, en Champagne, par la prise du Mont-Haut où 450 Allemands sont capturés. Quant à la 38<sup>e</sup> division du général de Salins, elle se distingue dans le secteur de la Ferme Hurtebise. Le R.M.L.E. attaque en Champagne le 17 avril dans l'offensive limitée de la Malmaison. destinée à restaurer le moral. C'est réellement un combat de mêlée : 4 jours et 4 nuits sous un déluge d'artillerie, Allemands et Légionnaires sont au corps à corps. Les morts ne se comptent plus. Le lieutenant-colonel Duriez, commandant le régiment, est tombé à la tête de ses troupes.

« Merveilleux régiment ... », dira la 5° citation à l'ordre de l'Armée. Le général J. - B. Dumas, commandant le 17° corps, refuse d'afficher la tristesse dans ces temps difficiles et, un tantinet poète, il diffuse, le 20 avril, à ses unités le message suivant :

Aubérive à la 24!
Bravo Mordacq!
Aux joyeux le Mont Perthois
Aux Marocains, le Bois Noir!
Le Golfe à la Légion!
Aux Zouaves, Mont Sans Nom! etc.

#### L'année de la victoire.

Les deux belligérants sont décidés à en finir. L'entrée en guerre des Américains, le développement de l'aviation, l'intrusion des chars sur le champ de bataille, tout porte à croire que les difficultés peuvent être dépassées.

L'originalité de la stratégie de Foch par rapport à la conduite des opérations depuis 1915, c'est que Foch renonce délibérément à la « percée ». Il avait maintenant la possibilité de frapper successivement sur de larges parties du front avec des moyens puissants, de désorganiser en profondeur le dispositif fortement ébranlé de l'ennemi et ainsi d'obliger celui-ci à battre en retraite. Les ardentes et très disciplinées troupes d'Afrique allaient être de merveilleux outils pour ce martèlement dans la mobilité. Le 1er de marche de Zouaves participe en juin 18 à la contre-offensive Mangin sur le front Montdidier-Compiègne. Ce régiment a cumulé 6 000 citations en 1914-1918.

Le 2<sup>e</sup> de marche aura 5 palmes sur son drapeau le jour de l'Armistice.

Le 3° de marche reçoit la fourragère rouge des mains de Mangin en mars 1919, quelques mois avant que son drapeau ne reçoive la médaille militaire pour l'ensemble de ses actions dans la Grande Guerre.

Le 3° bis de marche se distingue particulièrement en octobre 1918 sur la « Hunding Stellung ».

Le 4e de marche a reçu la croix de la Légion d'honneur : plus de 9 300 officiers et Zouaves sont tombés dans ses rangs pendant cette guerre. Il entre musique en tête dans Strasbourg recon-



quise:

Comment oublier que le 2<sup>e</sup> régiment de marche de Tirailleurs a réussi à pénétrer de 22 kilomètres dans les lignes allemandes du côté de Roye, en août 1918, et fait plus de 1000 prisonniers en marchant sur Hirson, en octobre :

En forêt de Villers-Cotterets, l'attaque du 18 juillet a été lancée à 4 h 45, après un déluge de feux de préparation. Les Légionnaires progressent derrière le « barrage roulant» de l'artillerie; ils font 450 prisonniers en 2 heures et prennent «avec un entrain magnifique» une succession de positions fortement fortifiées. Ils feront de même en septembre, à l'assaut de la ligne Hindenburg (9e citation). Le 17 novembre, le R.M.L.E. entre dans Château-Salins, occupé par les Allemands depuis 1870. Sous les acclamations des Lorrains, au son du « Boudin », la Légion victorieuse défile de son pas majestueux. En tête, le colonel Rollet tient lui-même le drapeau : le jour de gloire est arrivé pour ce saint-cyrien de 1894, qui s'avance avec sa maigreur, sa barbe carrée, sa tenue de toile beige, son képi de côté, en portant le lourd emblème d'un des régiments les plus décorés de France.

Ainsi s'achèvent par les entrées dans les villes reconquises, le franchissement du Rhin, et la découverte de l'Allemagne vaincue, plus de quatre années de bravoure, de sacrifice, de cruelle saignée, mais de gloire aussi.

A leur retour en Tunisie, en Algérie, au Maroc, les emblèmes de l'Armée d'Afrique, brillaient d'honneurs bien gagnés, les 10 palmes, la fourragère double (la rouge et la verte) méritées par le régiment d'Infanterie coloniale du Maroc en faisaient le régiment le plus décoré de France. Suivait le régiment de marche de la Légion Etrangère avec 9 citations et, également, la fourragère double. Puis, sur les 21 régiments s'étant vu décerner 6 citations à l'ordre de l'Armée, pendant la guerre 14-18, on trouve 9 corps de l'Armée d'Afrique: les 3e, 4e, 8e et 9e Zouaves, les 2e, 4e et 7e Tirailleurs, le 4e mixte Zouaves-Tirailleurs et le 3e bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.

C'est le moment de se souvenir du jugement porté par le maréchal Juin :

« C'est au sein de l'Armée d'Afrique et dans le creuset des batailles que les Musulmans et les Algériens blancs se sont toujours le mieux compris et le plus aimés. «

La « Métropole », aussi, a pu, de 1914 à 1918, les voir, les admirer, les aimer.

C'est le rôle de l'Histoire de les remercier.

### Des hommes, des dates et un drapeau Marie Claire Micouleau

#### Les hommes

Le 3 août 1914, sont mobilisés, en Algérie, le 19<sup>e</sup> corps d'armée, (général Moinier) comprenant les 3 divisions Alger, Oran et Constantine, soit : 7 régiments de Tirailleurs algériens, 3 régiments de Zouaves, 5 régiments de Chasseurs d'Afrique, 3 régiments de Spahis, la Légion.

Mais la participation des troupes d'Afrique aux opérations du Maroc empêche la formation d'un corps d'armée, donc, sont mis sur pied des régiments de marche qui permettront de constituer 3 divisions : la 37<sup>e</sup> et la 38<sup>e</sup> (général Franchet d'Esperey), la 45<sup>e</sup> (général Drude), la 1ère Division marocaine dite « chasseurs indigènes (général Ditte) qui va être engagée immédiatement dans la VI<sup>e</sup> armée.

Les Français sont incorporés dans les Zouaves et les Chasseurs d'Afrique,

les autochtones sont incorporés dans les Tirailleurs et les Spahis.

Un quatrième régiment créé après l'occupation de la Tunisie et par la suite recruté dans ce protectorat prend le nom de 4<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Tunisiens (R.T.T). II est à l'origine de la création du 8ème régiment qui, en 1916, prend part à la reprise du

Fort de Douaumont, aux côtés du Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc (RICM), composé uniquement de Français de souche européenne, actuellement Régiment d'Infanterie et de Chars de Marine.

La Légion étrangère comprend des éléments des 12 bataillons d'Algérie et du Maroc auxquels s'ajoutent 20000 volontaires étrangers engagés à Paris.

#### Quelques dates:

- Août 14, les Chasseurs indigènes décimés à la bataille de l'Ourcq
- Septembre 14, 3 divisions d'AFN avec la 9<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> armée gagnent la première bataille de la Marne

Constitution du 1<sup>er</sup> régiment de Tirailleurs marocains (colonel Poeymirau)

- 11 novembre 1914, ce régiment s'illustre en Champagne au Bois-des-Zouaves.
- 22 avril 1915, la 45° division subit sur l'Yser la première attaque par les gaz.
- 25 septembre 1915, la Légion enlève l'ouvrage de Wagram.

A partir de février 1916, Verdun : 5 régiments de Zouaves, 3 mixtes de Tirailleurs et Zouaves, 5 régiments de

Tirailleurs, le régiment de Tirailleurs marocains, le 6<sup>e</sup> de Spahis, le 1<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> bataillons d'Afrique, et le régiment colonial du Maroc, vont glorieusement participer à cette furieuse bataille.

- Le 24 octobre 1916 ; Douaumont perdu puis repris par le général Mangin, à la tête de la 38° division, le régiment colonial du Maroc, le 4° Zouaves et le 8° Tirailleurs.
- Août 1917, le régiment de marche de la Légion, avec le colonel Rollet, prend Cumières en faisant 680 prisonniers (un Camerone 1917).

# Un drapeau celui du RICM (régiment d'infanterie coloniale marocain)

Sur le revers : Honneur et Patrie,

La Marne 1914-1918, Verdun-Douaumont 1916, La Malmaison 1917, Plessis de Roye 1918, L'Aisne - L'Ailette 1918, Champagne 1918, Argonne 1918, Maroc 1925-1926, Toulon 1944, Delle 1944, Kehl 1945, Indochine 1945-1954.

#### Sur la cravate

La Légion d'Honneur, la médaille militaire, la croix de guerre 1914-1918 avec 10 palmes, la croix de guerre 1939-1945 avec 2 palmes, la croix de guerre des T.O.E. avec 5 palmes, la croix de guerre de l'ordre portugais de la Tour et de l'Epée, la cravate bleue de la « Distinguished Unit », inscription « Rosenau », la croix de l'ordre du mérite chérifien.

#### Classe 1916

#### Henri Chéreau

Né en 1896, Henri Chéreau a été mobilisé avec la classe 1916. Sa conduite héroïque lui a valu la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre. En 1920, il s'est installé au Maroc. Ce texte m'a été remis par une femme qui souhaite garder l'anonymat. Il a été écrit d'une façon simple pour une petite fille de six ans. Denis Fadda

Je suis arrivé au front au début d' avril 1916, par la gare de Mont-Didier. L'offensive de la Somme était en pleine préparation. Chaque unité de « Crapouillots »1 avait un échelon à une vingtaine de kilomètres du front. Nous allions en première ligne où se trouvaient nos obusiers, en chariots de parc, jusqu'à deux ou trois kilomètres du front, que nous gagnions en faisant des tours et des détours, dans des boyaux qui reliaient les tranchées entre elles. La cuisine était à environ 2 kilomètres de la première ligne, les repas étant apportés par des corvées. Les nouilles et le riz constituaient l'essentiel de notre nourriture, qui arrivait souvent froide ou boueuse.

Le jour de mon arrivée au front, les Français faisaient une attaque par les gaz, qui, à cette époque, étaient contenus dans des bouteilles analogues aux engins de l'air liquide, c'est-à-dire une bouteille de plongée (beaucoup plus grande).

Il fallait attendre un vent favorable pour envoyer les gaz. Dès l'invasion, les Allemands ont bombardé copieusement le secteur et nous nous sommes réfugiés dans un abri de mitrailleuses qui ne pouvait guère résister à un fort bombardement. Par malheur, le vent a tourné et a renvoyé les gaz dans les lignes françaises. C'est là que j'ai vu les premiers morts et blessés.

J'ai participé à toutes les offensives de la Somme allant de l'ouest au début jusqu'en face de Charleroi en octobre.

J'ai vécu ces six mois dans la boue, parfois jusqu'aux genoux.

Les abris étaient envahis par les poux et nous ne pouvions nous en débarrasser qu'après un séjour en ligne, lorsqu'on nous accordait quelques jours de permission. Nos torpilles pesaient 15 ou 30 kgs et les fantassins, en maugréant, nous aidèrent à les transporter en ligne.

Quand l'attaque se produisait, nous avions arrosé les lignes allemandes pendant plusieurs jours mais, avec notre matériel encombrant, nous ne pouvions suivre les fantassins qu'après la prise de la 1ère ligne allemande. Le sol était jonché de cadavres et l'odeur était épouvantable.

Au mois d'octobre, on nous a

<sup>1.</sup> Nom donné aux obus. Ici, ce sont des obusiers.

envoyés en repos en Alsace, dans le terrible hiver de 1916-1917, par moins de 25 à 30 degrés.

La nuit, nous établissions un campement avec des tentes individuelles et nous nous serrions les uns auprès des autres, pour avoir moins froid. Le pain gelé se coupait à la scie. Le vin gelait et au bout de quelques minutes, notre café brûlant laissait des glacons au fond du quart. Personne ne s'est enrhumé!

Ensuite, on nous a envoyés pour préparer l'offensive du Chemin des Dames. Nous n'avons pas eu beaucoup de pertes car nous étions à l'extrême droite des monts de Champagne, alors que l'offensive était beaucoup plus axée à gauche.

Les fantassins avaient, dans notre secteur, avancé de plus d'un kilomètre, ce qui nous empêchait de tirer. Aussi, le lendemain de l'offensive, nous n'avions rien à faire et j'ai décidé avec un camarade d'aller trouver des jumelles et des pistolets dans les lignes allemandes. Devant un abri, il y avait un

en l'air et décidait de se rendre. Ie parlais couramment l'allemand à cette époque et nous lui avons donné notre accord. Ils étaient 28 et nous avons ainsi

fait 28 prisonniers sans gloire.

On nous a envoyés ensuite à Verdun où l'on voulait reprendre le Mort-Homme et la fameuse cote 504. L'offensive a réussi et nous n'avons pas eu beaucoup de pertes.

Nos torpilles avaient un détonateur extrêmement sensible et elles éclataient souvent au sortir du tube.

En principe, nous nous abritons derrière un talus de terre mais, pour l'une d'entre elles, les servants n'avaient pas eu le temps de se protéger et ils ont été tous tués, à part moi, parce que j'étais parti chercher une autre torpille dans l'abri.

J'ai été enterré, complètement sourd pendant huit jours, et, depuis, j'ai 40% de déficience auditive. Je crois que ce traumatisme est responsable de mes insomnies.

Ce n'est pas la peur, car j'ai eu une citation: « Gradé, très courageux, a exécuté comme volontaire, des patrouilles jusque





deuxièmes lignes ennemies... s'est particulièrement distingué pendant l'offensive des 16 et 17 août à Verdun ».

De Verdun, on nous a expédiés au Chemin des Dames pour la reprise du fort de la Malmaison. Là, il y avait eu une préparation d'artillerie intense à laquelle nous avons participé. (600 torpilles en quelques jours).

Pour accompagner l'infanterie, on nous avait donné des mortiers « stock » qu'un homme pouvait porter seul. Les obus étaient moins lourds également.

J'ai pensé à la mort avec résignation , sans panique ; ma citation le prouve. J'ai eu une chance insensée, par exemple à la Malmaison. Un obus est tombé à un mètre devant moi et s'est enfoncé dans le sol sans éclater. J'ai reçu sur la tête un éclat d'obus qui était cintré. La partie la plus dangereuse s'est écrasée

sur le sommet de mon casque et j'ai eu seulement deux ecchymoses à la tête.

A la Malmaison, également, nous avions mis en batterie un mortier dans un trou d'obus. Nous étions sept, une balle est passée entre nos têtes et a frappé en pleine poitrine un jeune engagé qui était arrivé depuis huit iours.

C'est à Verdun que j'ai vu le plus de morts/cadavres sans noms; une fois sur deux quand on donnait un coup de pioche, il y avait un mort dans la terre. Un soir, j'avais accroché mon sac à un morceau de bois qui sortait de la terre. Quand il a fait jour, j'ai constaté que c'était un ossement humain.

Il n'y a pas eu de mutinerie dans notre batterie et la seule chose que j'ai vue, c'est un régiment d'infanterie que nous avions dépassé à quelques kilomètres du front. Les soldats étaient assis et

les officiers essayaient de les raisonner, ce qu'ils ont fait d'ailleurs.

J'ai subi de nombreux bombardements par obus à hypérite. La seule séquelle a été une éruption cutanée mais les poumons sont restés intacts, malgré le gaz que j'ai pu respirer.

Mon plus mauvais souvenir date de La Malmaison. Comme nous partions avec l'Infanterie, nous avons passé la nuit dans ce qu'on appelait « la parallèle » : au départ d'une tranchée, devant les lignes profondes d'une quarantaine de centimètres. Un obus est tombé, qui a complètement haché le dos d'un fantassin couché devant moi. Le malheureux a râlé toute la nuit. Ensuite, j'en ai vu un autre qui avait reçu un éclat entre les yeux. Il

était exorbité, mais conscient, et il m'a supplié de le ramener à l'arrière. Malheureusement, j'étais obligé de suivre l'offensive et il a dû mourir là.

Pendant l'hiver 1917-1918, nous avons eu encore un secteur paisible dans le secteur de l'Alsace. Puis, nous avons été de nouveau dans la Somme, auprès des Anglais. Dans mes mémoires, je raconte comment j'ai été envoyé à l'école de Fontainebleau, d'où je suis sorti aspirant d'artillerie. En principe, pour les affaires d'artillerie, le critère était de bonnes notions de maths que j'avais, malgré que j'ai terminé mes études à 16 ans.

Je raconte dans mes mémoires comment j'ai été affecté à l'artillerie antiaérienne où les risques étaient minimes.



#### Carnets inédits

#### **Gustave George**

Grâce au travail du club "Histoire" du lycée français de Casablanca (3 élèves et leur professeur), nous pouvons lire les carnets inédits d'un capitaine français, nommé chef de bataillon en novembre 1914 au régiment de Tirailleurs marocains qui combat dans la région de l'Aisne. Né en 1868 dans une petite bourgade des Vosges, il sort de l'Ecole Militaire d'Infanterie comme sous-lieutenant, gravit les échelons de la hiérarchie et se retrouve à trente-six ans, sur le front, à l'est de Soissons, avec ses Tirailleurs.

Marie-Claire Micouleau

### 13 Septembre (Bou Denib au Maroc)

Nous avons été reçus ce matin par le général Lyautey. George et moi sommes mis à la disposition du colonel Jouinot-Gambetta pour l'encadrement des troupes marocaines que l'on va former. Nouvelles excellentes de la guerre que le Résident est venu en personne apporter en ville. Nos troupes reprennent l'offensive sur toute la ligne.

#### 16 Septembre

Une grande bataille se livre depuis plusieurs jours sur la Marne, sur tout le front, nos troupes progressent lentement, refoulant devant elles l'armée ennemie qui a repassé la Marne.

Saint-Dié a été évacué par les Allemands. Tout va bien. Tenons bon et nous viendrons à bout des Barbares ! [...]

#### 18 Septembre

Situation inchangée en ce qui me concerne. Cependant, il pourrait se produire du nouveau avant peu. En



arrivant au bureau ce matin pour prendre mon commandement, le colonel me fait demander au téléphone pour m'annoncer que tous les ordres antérieurs sont rapportés. Sur la demande du ministre, un détachement de renfort de 400 hommes va partir pour Arles, il s'embarquera à Casablanca le 7 octobre et j'en aurai le commandement.

Je fais des « ailes de pigeon ». Comme quoi, il ne faut jamais désespérer. L'heure arrive toujours.

#### 2 octobre

Je m'occupe activement de la constitution de mon détachement, mais il me sera impossible de réunir plus de 300 hommes et dans ce nombre, il faut comprendre 50 engagés de 4 ou 5 jours de services. Tant pis!

Les nouvelles que l'on nous donne sur la bataille de l'Aisne sont toujours bonnes. L'action se poursuit, de plus en plus, sur notre aile gauche où nous progressons constamment.

Petit à petit, on a des renseignements sur l'engagement des troupes marocaines. Les pertes ont été énormes : il ne resterait plus que 1 500 hommes sur les 5 000 envoyés en France. C'est pourquoi le ministre écrit que les besoins du dépôt d'Arles s'élèvent déjà à 3 500 hommes.

Continuation de la préparation du détachement qui sera porté à 400 hommes par l'incorporation d'anciens Tabors, pris dans les prisons de Fez, Rabat et Salé et condamnés à la suite des émeutes de Fez¹ en 1912. Ce sont de solides gaillards qui feront leur devoir, m'assure-t-on. Ils s'engagent pour la durée de la guerre et remise leur sera faite, après, de leur peine.

Le lieutenant Magaud, désigné pour encadrer le détachement, demande à ne pas partir ; il est remplacé par le lieutenant Stéphani. J'aime mieux cela. Mais que penser de la conduite du lieutenant Magaud ? [...]

Malgré la fréquentation de camarades revenus des champs de bataille, je ne suis pas encore parvenu jusqu'ici à me persuader que nous étions en état de guerre. Je me figure que je vais partir pour une période de manœuvres.

L'opinion publique en France est très chauvine, mais d'un chauvinisme froid, raisonné. Bon espoir pour bientôt.

Courses nombreuses dans Arles pour arriver à m'équiper tant bien que mal. Impossible de trouver du drap kaki.<sup>2</sup>

#### 26 Octobre - Couvrelles

Nous sommes réveillés par le canon mais nous n'avons pas à bouger. Aux tranchées, au moment où le régiment venait à peine d'y arriver, un lieutenant a été tué, cinq hommes blessés.

A midi, nous montons à cheval pour nous rendre à Sainte Marguerite<sup>3</sup> où se trouve le commandant Poeymirau qui commande le régiment de marche et l'entretenir du sujet de la nouvelle création du 3ème bataillon.

Comme nous arrivions à Venizel, les obus lourds allemands tombaient drus sur la crête qui domine Sainte Marguerite. Le village de Bucy, sur la rive droite de l'Aisne, a pas mal souffert au début de l'action dans la région. Les nouvelles sur la situation générale, que rapporte un officier venant de Soissons, sont bonnes. Ça marcherait bien dans le Nord. En Argonne, un 2. Jusque là, le capitaine George porte l'uniforme des officiers en Afrique: veste bleu ciel dont les manches sont ornées de galons en forme de nœud hongrois et pantalon rouge à bandes bleues.

<sup>1.</sup> Emeutes qui ont suivi la signature du traité de protectorat à Fès, en mars 1912.

<sup>3.</sup> Ste Marguerite : village à l'est de Soissons, au Nord de l'Aisne.

régiment allemand aurait été complètement anéanti. Sur la frontière orientale, les Russes remportent de brillants succès.

### 1er Novembre - Couvrelles

Mauvaise nouvelle au réveil. Cette nuit, comme le 55<sup>ème</sup> Chasseurs arrivait à Chassemy, officiers en tête, un obus de 77, allemand, est tombé dans le village, tuant le commandant du bataillon, le capitaine Jaugey ainsi que le capitaine Diminitrion, en blessant plusieurs autres officiers. Les corps ont été ramenés au château où ils reposent au salon du château. C'est là que je viens de les saluer et de contempler les premières horreurs de guerre.

14h. Les obsèques de mes malheureux camarades viennent d'avoir lieu. Au cours de la cérémonie, un taube<sup>4</sup> est venu planer au-dessus du village.

Le capitaine George commande maintenant le 1<sup>er</sup> bataillon du régiment de Tirailleurs marocains qui vient de participer à une attaque dans les tranchées de 1<sup>ère</sup> ligne à Missy, au Nord de l'Aisne.

## 14 Janvier 1915, minuit - Missy (retraite)

Je venais d'apprendre vers 21h30 que les bruits, répandus sur le sort du 3ème bataillon et du colonel étaient faux, lorsque ce dernier, rentré à Jury, m'appela au téléphone. Il me rassura en quelques mots, mais la situation n'en restait pas moins critique. Sa contreattaque commencée le matin du 13 avril, avait eu plein succès au début :

les Marocains s'étaient lancés dans les tranchées allemandes avec beaucoup d'entrain, mais peu après, plaqué sur sa droite par des Alpins de réserve, il avait fallu se replier au prix de grosses pertes et ce n'est qu'à grande peine que son détachement avait pu éviter un encerclement complet.

Toujours la même chose. On y va à plein collier et puis, au moment critique, on est lâché par les nôtres. C'est absolument dégoûtant. Il y a là de quoi démoraliser nos Marocains qui y vont carrément

Le colonel m'avise officieusement, que toutes les troupes évacueront la rive droite de l'Aisne avant le jour pour que je prenne mes dispositions en conséquence.

L'heure du départ n'est pas encore fixée. Immédiatement, je donne l'ordre de distribuer les cartouches de réserve, de rassembler le matériel qu'il est possible d'emporter, de détruire tout ce que nous sommes obligés d'abandonner, par suite de manque de moyens de transport. 20.000 cartouches pour mitrailleuses sont noyées dans les tranchées boueuses. Tous les papiers, dossiers du secteur, sont brûlés séance tenante et quand, à 3h15, je reçois l'ordre d'évacuer Missy à 5h30, il ne restait plus rien qui pût servir à l'ennemi.

A l'heure dite, tout mon monde se retirait sans bruit des tranchées et prenait la direction de la passerelle de la Biza. Auparavant, j'avais fortement invité les quelques habitants qui se

<sup>4.</sup> Avion allemand.

trouvaient encore à Missy, de fuir leur malheureux village. Les pauvres gens eurent vite fait de boucler leur mince paquet, qu'il leur fallut emporter sur leur dos jusqu'à Vénizel et au-delà. Pitoyable, ce départ des derniers habitants: peu d'hommes valides, quelques vieilles femmes, un pauvre paralytique que 4 sapeurs du génies se chargèrent de transporter jusqu'à Sainte Marguerite. Comme nous gagnions la Biza par la voie du petit chemin de fer, nous eûmes vite fait de rattraper les traînards qui commençaient à s'échelonner le long de la route. En certains endroits, c'était un véritable cloaque ; de pauvres vieilles tombaient dans la boue, à chaque pas, en poussant des gémissements que nous nous efforcions de faire taire pour ne pas éveiller l'attention des Boches. Triste, triste, et, chose qui ne m'a pas surpris, les hommes avaient pris bravement les devants sans s'occuper de leurs compagnes.

Tant bien que mal, plutôt mal que bien, nous parvînmes à atteindre le pont de la Biza, non sans avoir pataugé dans l'eau et dans la boue.

Aucun encombrement, les unes après les autres, les compagnies opérèrent leur mouvement dans le plus grand ordre et en silence et au petit jour, il ne restait plus personne sur la rive droite.

Notre retraite s'était effectuée, sans être inquiétée le moins du monde, et à la barbe des Boches qui ne s'en aperçurent que beaucoup plus tard. Aucun coup de canon, aucun coup de fusil ne fut dirigé sur nous. Il y eut même des scènes amusantes, comme celle de ces deux hommes de la 2ème compagnie, laissés par mégarde dans les tranchées, jusqu'au grand jour et qui assistèrent, dirent-ils, à l'arrivée des Allemands. Invités à se rendre, de loin, ils prirent leurs jambes à leur cou et, sous un feu violent, parvinrent à passer l'Aisne à la nage sans être touchés.

J'avais donné à mes compagnies l'ordre de se rendre isolément à Couvrelles où nous devions cantonner. Tout le bataillon était rassemblé en ce point à 9h45. Nos pertes dans la journée du 13 s'élevaient à trois tués de la 2ème compagnie, 18 blessés de la 1ère compagnie qui avait contre-attaqué à Sainte Marguerite et 2 à la 4ème compagnie.

### 15 Janvier

Hier au soir à 9h, me trouvant dans mon premier sommeil, l'adjudant vient me communiquer une note du colonel m'avisant que le bataillon devait se porter avant le jour à Violaine. En deux temps, je boucle mes cantines, avant de reprendre mon sommeil.

Vers minuit, nouvelle note. C'est un contre-ordre, le bataillon restera à Couvrelles. Mais à 16h45, je reçois l'ordre de me reporter à l'avant dès la tombée du jour. Nous devons aller réoccuper le secteur de Ciry. On dîne rapidement, et à 6h, en route.

Je retrouve Rogerie qui me donne quelques précisions sur les affaires



des jours précédents: les pertes du régiment, du troisième bataillon surtout, ont été énormes. Depuis le 8 janvier, ce bataillon a perdu 10 officiers, tant blessés que tués, et tout près de 500 hommes; le 2ème bataillon a également beaucoup souffert: au nombre des officiers tués, il faut citer les capitaines Graux, de Lesquen, les lieutenants Lejeune, Bertand, Simon, Villedon. Au régiment, mon bataillon est le seul qui se tient encore. Pauvres Marocains, ce coin de Crouy aura été leur tombeau.

Les Tirailleurs marocains qui ont combattu sans arrêt depuis leur arrivée en France, pour certains, en août 1914, sont envoyés au repos pour quelques semaines un peu en arrière du front.

### 8 Février - Villers-Hélon

Journée banale et monotone. Décidément, on se lasse encore plus vite du désœuvrement que du service aux tranchées. La période de repos a assez duré. Les hommes commencent à faire des bêtises, les sous-officiers suivent. Oh! Rien de bien grave. Mais il ne faudrait pas s'amollir davantage dans des cantonnements où l'on peut se procurer trop facilement du vin et de l'alcool.

Le colonel a fait ce matin le relevé des pertes subies par les Marocains depuis le début des hostilités jusqu'au 31 décembre. Elles s'élèvent en chiffres ronds, tant en tués, blessés ou disparus, à 2 300 hommes. L'effectif au départ ayant été de 4 500 hommes environ, le pourcentage est assez joli.

### 11 février - Villers-Hélon

Le régiment a été passé en revue dans l'après-midi par le général Joffre sur la route de Villers à Blanzy, à l'emplacement où le général Pellé avait déjà vu les Marocains. Le généralissime, accompagné du général Maunoury, commandant la 6ème armée, du général Delarue commandant la 48ème division, est arrivé en automobile. Il a remis immédiatement les décorations suivantes : au lieutenant-colonel Poeymirau commandant le régiment, la rosette d'officier de la légion d'honneur ; au capitaine de Segonzac, la croix de chevalier.

Mon bataillon a été très favorisé, trois croix : au capitaine Bayard, au lieutenant Tribous, au Khalifa Bou-Allam ; la médaille militaire à l'adjudant Pinelti, au Tirailleur Kaddour. Tous ces militaires avaient été proposés hier sur ma demande.

Après la revue, le général Joffre a fait venir à lui les officiers montés et se les est faits présenter. Il a dit ensuite au colonel à peu près ceci : «Vous avez un beau régiment qui a bien marché jusqu'ici. Vous êtes prêt à remarcher, n'est-ce pas, quand il le faudra ? C'est pour la France!»

Ces simples paroles, prononcées par notre généralissime, tout simplement, sans fanfaronnade, ont produit grand effet.

- «Oui mon général, pour la France et pour vous, nous sommes prêts à aller de l'avant!» Pendant la revue, un avion a survolé très bas et à différentes reprises le régiment.

Avant de rentrer dans les cantonnements, le lieutenant-colonel a procédé à la remise des médailles du mérite militaire chérifien accordées dernièrement. Le bataillon a encore eu sa bonne part des récompenses : une seule compagnie, la 3ème, en a reçu 13 pour son compte.

Pour terminer la fête, nous avons bu une coupe de champagne à la mairie de Villers en l'honneur de la décoration du colonel. Tous les officiers, adjudants et sergents-majors du régiment y avaient été conviés. [...]

### 22 Février - Villers-Helon

Toujours un brouillard épais et froid qui retarde la venue du printemps.

Le lieutenant-colonel m'a fait des compliments du bataillon, et en particulier, de la deuxième compagnie. Ce n'est pas la première fois que la chose se produit ; depuis quelque temps, il ne tarit pas en éloges sur le premier bataillon : « Ce beau bataillon qui a du cran etc, etc». Jusqu'ici, toutes ses faveurs étaient allées au 2ème bataillon, son ancien bataillon ; aujourd'hui, il s'aperçoit qu'il y a du bon ailleurs et que l'on n'est jamais trahi que par les siens.

Oui, je ne crains pas de l'affirmer, le bataillon est de tout premier ordre : hommes et cadres donnent à plein cœur. Tout le monde fait son devoir et plus que son devoir, sans souci des récompenses. Ce n'est pas le moment





de songer à cela. Quand l'ennemi sera bouté hors de France, nous pourrons reprendre la question.

Les nouvelles du théâtre de la guerre sont toujours excellentes : en Champagne surtout, ça marche tout à fait bien. Je ne serais pas étonné d'apprendre avant peu que les Boches lâchent pied de ce côté.

Le divisionnaire est venu voir le colonel, mais il n'a vu personne d'autre.

Reçu aujourd'hui une lettre de mon cousin Paul George, médecin major au 332<sup>ème</sup> d'infanterie, en réponse à celle que je lui écrivais le 19 décembre dernier.

Le pauvre garçon a été fait prisonnier à Vailly, le 30 octobre, à quelques pas de moi. J'ignorais d'ailleurs totalement sa présence dans ces parages. Emmené en captivité à Crefeld sur la frontière hollandaise, il y est resté 3 semaines, après quoi, les Boches l'ont laissé rentrer en France. Il a repris sa place au 332ème et se trouve très près de nous.

Le régiment de Tirailleurs marocains est

ensuite emmené dans la région d'Epernay pour participer à l'offensive de printemps sur le front de Champagne.

### 5 mars - Juvigny-sur Marne

Aucun ordre nous concernant. Vers 9h, on entend une violente canonnade dans la direction de Souain.

Il est probable qu'il s'agit de l'attaque des positions que nous avons reconnues, ces jours derniers, par les deux divisions du 16<sup>ème</sup> corps, car la division, la nôtre, est maintenue en réserve générale.

Si nous n'avons pas été, une fois de plus, jetés en lère ligne sur les tranchées boches, nous le devons bien certainement au général Pellé qui veille avec un soin minutieux sur les Marocains. Grâce à lui, des pertes sensibles nous sont sûrement évitées.

### 10 mars - Saint Rémy-sur-Bussy

Depuis hier, le canon n'arrête pas de tonner dans la direction de Souain et de Perthes-les-Hurlus. Ca été un roulement continu et, toute la nuit, qui a redoublé avec le jour. A l'heure où j'écris, 8h30, il n'y a aucun changement. Nous ignorons ce qui se passe en avant de nous. On disait hier que le  $16^{\text{ème}}$  corps avait une brigade engagée au Moulin de Souain que nous avions fait sauter.

22h. La marche de cet après midi s'est opérée dans de très mauvaises conditions. Aucune préparation. A chaque instant, nous nous sommes trouvés coincés par différentes troupes ou par des convois. Nous avons mis 5h pour faire 13 km.

En cours de route, rencontré deux régiments du 17ème corps : le 14ème et le 83ème d'Infanterie rentrant des tranchées : une vraie débandade. Oh ! ce n'était pas beau. Honteux.

Les officiers montés doivent se réunir, demain matin, au général de brigade pour exécuter une reconnaissance qui pourra être assez longue, dit l'ordre. On devra se munir d'un repas froid. Il est probable que la troupe fera mouvement également.

Le 10 mars 1915, dans le secteur de Souain, tous les hommes de la 21ème compagnie du 336ème régiment d'Infanterie, exténués par plusieurs assauts, refusent d'obéir à l'ordre de sortir des tranchées et d'attaquer à nouveau. Le 16 mars, en conseil de guerre, quatre caporaux sur les six de la compagnie sont condamnés à mort et exécutés le lendemain. Après une longue bataille juridique, ils sont réhabilités en 1933 par une cour spéciale de justice.

Le commandant George écrit encore, le 12 mars au soir, d'un abri dans le bois de Somme-Tourbe, son buvard rose est resté en place dans son carnet. Le lendemain, le régiment monte aux tranchées de premières lignes.

Gustave George est tué au cours de l'attaque du 16 mars 1915 à la côte 196 à Mesnil-les-Hurlus, un village qui, comme ceux du secteur, a été complètement rayé de la carte au cours de la guerre. Son corps n'a pas été retrouvé. Au cours de cette offensive, le régiment de Tirailleurs marocains perd 6 capitaines et 1 500 hommes sont blessés.

### Les Hirondelles de la Mort

### Marie Claire Micouleau

En août 1915, les Zouaves et les Tirailleurs du 2ème Régiment mixte, en arrivant dans les tranchées du plateau de Nouvron (Aisne), virent au niveau de la première tranchée allemande un grand panneau de bois portant le texte suivant : « Salut aux hirondelles de la Mort ». Ce surnom fut employé pour la première fois dans un poème épique trouvé sur un officier allemand, fait prisonnier en mai 1915, devant Angres (Pas de Calais). Il faisait mention des précautions à prendre, lors de l'apparition du régiment de la 48è D.I., annonciateur d'hécatombes proches, comme les hirondelles annoncent le printemps. Les djellabas, aux pans déployés lors des attaques, furent aussi pour beaucoup dans l'origine de ce surnom qui reste, malgré tout, une énigme.

Le 17 août 1914, les habitants de Bordeaux se pressaient, nombreux autour d'un bizarre campement, installé sur le pavé des Chartrons. Ils étaient intrigués par le spectacle qu'offraient les troupes « indigènes » qui avaient dressé là leurs petites tentes. Tels des mercenaires venus on ne savait d'où, ils ne ressemblaient nullement aux autres guerriers africains, noirs ou turcos. On apprit bientôt que ces grands hommes bruns, maigres et aux longs cheveux, étaient des Tirailleurs marocains, débarqués de la veille avec les contingents, prélevés sur les troupes d'occupation du Maroc.

Singulière odyssée que celle de ces bataillons auxiliaires, issus des anciens Tabors! Épars sur tout le front marocain au moment de la déclaration de guerre et aux prises depuis des mois avec les rebelles, ils avaient été rappelés en toute hâte à la côte et embarqués sans qu'aucun répit leur fût accordé. Épuisés par les fatigues et les privations des dernières colonnes, mal équipés, vêtus de toile kaki et de djellabas rapiécées et effrangées, il ne semblait pas, au premier aspect, que ces guerriers, dont on disait cependant le plus grand bien, fussent en état de figurer honorablement aux côtés de leurs camarades de l'armée française.

Le 25 août, une semaine exactement après son débarquement, la brigade de chasseurs indigènes est en mesure de prendre place dans l'ordre de bataille de l'armée française. A cette même date, malheureusement, les armées alliées, battues â la frontière, refluent sur tout le front avec l'espoir de reprendre ultérieurement la partie et de la gagner.

Sans plus attendre, la Brigade est portée à Amiens, en vue de couvrir les débarquements de la future VIème Armée. Comme elle n'a pas encore été engagée, sa place est marquée à l'arrière-garde. Elle fait front sur la Somme, se cramponne au Nord-Est de Montdidier, tient pendant deux jours les avancées de Senlis et parvient, dans l'après-midi du 2 septembre, à se frayer un chemin dans Senlis en flammes et déjà occupé par la cavalerie allemande.

Le 5 septembre enfin, elle est à l'extrême droite du dispositif de bataille de la VIème armée, qui a reçu l'ordre de pousser vigoureusement dans le flanc de l'armée de Von Klück, en direction générale de Château-Thierry. Malgré les dures épreuves, morales et physiques, des jours précédents, jamais les Marocains ne se montrèrent plus confiants et ne marchèrent plus allègrement au combat qu'en ce jour du 5 septembre qui devait préluder à la grande bataille de la Marne et marquer l'arrêt de l'avance allemande.

Pleins d'entrain, encouragés par l'attitude défensive des fantassins du 4e Corps de réserve allemand, les Marocains attaquent comme à la manœuvre, progressent par bonds alternés en s'aidant de leurs feux. Neufmontiers est enlevé, la lisière du bois de Penchard abordée, encore un effort et toute la gauche ennemie va céder sous la furieuse ruée des Marocains. Leur attaque en équerre sur la ligne Neufmontiers-Penchard est

irrésistible. Malgré les lourdes pertes subies et la mort de son magnifique chef, tombé à cheval à la tête de ses Tirailleurs, les débris du bataillon atteignent le sommet du bois de Penchard et la ligné des batteries prussiennes.

Lorsque plus tard, grâce à la publication de documents précis, la lumière se fera sur les événements de cette journée mémorable du 5 septembre 1914, les historiens militaires ne manqueront pas de souligner le rôle glorieux joué par la Brigade marocaine à l'aile droite de l'armée Maunoury, et de rendre hommage à ses qualités d'endurance et de manœuvre.

Le 6 au matin, la Brigade, remise en ordre dans la nuit, reprend l'attaque au premier rang. Pendant huit jours, la lutte continue sans trêve. Le régiment Auroux enlève les hauteurs de Chambry, dans la journée du 6, tandis que le régiment Poeymirau s'empare par surprise, le 7 au soir, de la côte 107, bastion de droite de la ligne de résistance ennemie.

Ces brillants succès n'avaient pas été obtenus impunément. Des 4 000 combattants débarqués en France, un mois auparavant, il ne restait plus que 800 hommes valides. Le 23 septembre, la Brigade marocaine était dissoute et ses deux régiments fusionnés en un seul, comprenant deux petits bataillons aux ordres du commandant Poeymirau.

Le magnifique effort de la Brigade marocaine au cours des opérations de l'Ourcq et de l'Aisne avait forcé



l'admiration de tout le monde. Le 10 décembre 1914, M. Mlillerand, ministre de la guerre, transmettait au général Lyautey un rapport spécial du général Maunoury, faisant l'éloge des Tirailleurs marocains, et joignait ses félicitations à celles du commandant de la VIème armée :

« Disciplinés au feu comme à la manœuvre, ardents dans l'attaque, tenaces dans la défense de leurs positions jusqu'au sacrifice, supportant au-delà de toute prévision les rigueurs du climat du Nord, ils donnent la preuve indiscutable de leur valeur guerrière.

De telles qualités les placent définitivement sur le même rang que nos meilleures troupes d'Afrique et les rendent dignes de combattre, aux côtés des troupes françaises ».

### Le chemin des Dames

Le printemps de 1917 retrouve les Marocains à la division Pelle (153e du 20e Corps). Huit mois de séjour dans les secteurs réputés calmes et les camps d'instruction en ont fait des poilus instruits, frémissants et impatients de se mesurer, à découvert, avec l'ennemi exécré. Ils savent, depuis février, que leur place est marquée au premier rang de l'offensive projetée. Confiants dans le succès, c'est avec un entrain et un zèle vraiment dignes d'admiration, qu'ils se préparent pour cette grande fête.

Dans la nuit du 15 au 16 avril, le lieutenant-colonel Cimetière, qui a pris le commandement du régiment, en remplacement du lieutenant-colonel Maurice glorieusement tombé pendant la préparation de l'attaque, dispose ses bataillons dans les tranchées de départ, situées au nord de Vendresse.

Au petit jour, dans un élan magnifique, les djellabas franchissent les parapets et dévalent les pentes du ravin de Chivy. En flèche, dès le début de l'action, fauchés de flanc par les mitrailleuses de Chivy et de la sucrerie de Cerny qui tiennent désespérément, les Marocains collent au barrage, s'enfoncent dans le bois de Paradis, dont ils massacrent tous les défenseurs et mordent sur le Chemin des Dames.

Après deux citations à l'ordre de l'armée, et l'attribution au régiment de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre, le capitaine Juin pouvait écrire:

« Le souvenir des Tirailleurs restera ineffaçable dans le cœur des chefs et camarades de l'Armée Française qui les connurent et les aimèrent, dans celui des vaillantes populations du front français qui, maintes fois, les virent passer, farouches et fiers, enveloppés dans leurs petites djellabas brunes, pareils à des moines guerriers et mystiques. Et, mystiques, ils l'étaient certes, ces mercenaires redoutables qui trouvaient dans la lutte une âpre volupté et parcouraient les champs de carnage, le front haut, en chantant:

MenMoulayIdrissdjina La rebita afou âlina. Nous venons de Moulay Idriss Que Dieu efface nos péchés! »

# Paroles familières d'un engagé volontaire des Dardanelles.

### **Annie Krieger**

Aux boules de neige et aux étoiles d'or s'étaient ajoutées sur les branches du sapin, les bougies de cire bleue, blanche et rouge. Les enfants observaient, avec une certaines déception, que les pâtes de figues sèches et les dattes, enrobées de papier d'argent, avaient remplacé le chocolat envoyé aux combattants ; les jouets étaient rares : en bois tourné ou ajustés par les récents mutilés ou les convalescents dont on traînait les chariots ou les fauteuils sous les palmiers et les haies de lauriers-roses; car le jardin de la villa était devenu spontanément une annexe de la maison de repos voisine.

La tradition de Noël avait été respectée : les quatre garçonnets portaient le gilet à boutons métalliques, sur la chemise blanche et ils arboraient crânement, sur leur toque d'astrakan, la cocarde tricolore. Elle retenait aussi, sur les cheveux des cadettes, le grand papillon nocturne d'Alsace. Les deux aînées, afin de ne pas rendre jalouse la Lorraine, en portaient la coiffe de linon amidonné, peu différente de celle d'infirmière stagiaire qu'elles mettaient à l'hôpital.

Manquait à la nichée, Marcel, l'aîné dégingandé qui s'était engagé à dixneuf ans dans les Zouaves, nourri de la nostalgie rancunière des albums de Hansi, tout remonté d'avoir contemplé durant son enfance, le crucifix de bois noir où se tordait un Christ, fondu avec les éclats d'obus ramassés par l'aïeule, sur son balcon ; il portait en exergue : Souvenir du bombardement de Strasbourg, 27 août 1870. Il avait espéré qu'on l'enverrait sur le front européen, combattre l'ennemi héréditaire.

Mais, par un détour subtil de la stratégie de l'allié britannique, il avait été débarqué sur une côte désolée du détroit des Dardanelles, exposé au feu incessant des Turcs, appuyés par les Allemands. Il avait découvert que le poilu flamboyant et sa fiancée Rosalie, la baïonnette, n'étaient qu'image d'Epinal : « C'est beau de mourir pour la patrie mais vu de près, c'est laid ». Il garde toujours le désir de d'affronter l'adversaire car il est tireur d'élite.

Il émaille ses lettres des tranchées, d'anecdotes, avec uncertain humour et un détachement apparent car il ne faut pas effrayer la famille.

« Malgré ce qu'il y a d'écoeurant et d'horrible, dire qu'on arrive à plaisanter sur des sujets pareils » ! Il finit par « regarder courir les asticots (on devine sur quoi) et les mouches vertes sans y faire attention ».

Les deux démiurges, dans ce dialogue à distance, sont le vaguemestre et le facteur, trop irréguliers. Les lettres mettent de 15 à 20 jours de Gallipoli à Oran, plus longtemps lorsque le bateau passe par Bizerte.

A la grisaille sinistre et quotidienne, succédant au maelström de l'épique, il ajoute une note pittoresque. Il profite d'une accalmie de la grêle que leur envoient les Turcs, de la rive d'Orient pour « cueillir les fleurs qui sont ici et attraper une cigale qui nous avait canulés toute la journée. Je vais l'aplatir pour qu'elle puisse passer par la lettre, afin de faire une comparaison entre les cigales turques et les algériennes »!

Les autres insectes sont moins sympathiques : « Je me suis trouvé des poux au retour des tranchées. Tout le monde en est plein. Il est très difficile de s'en débarrasser car la poudre insecticide ne leur fait à peu près rien et les oeufs restent dans le linge lavé. Les poux sont, avec les cafards et les souris, les seules bêtes qui nous incommodent, car les puces sont rares et les

moustiques inconnus. Je ne parle pas des mouches et ... des Turcs qui sont la plaie de ce pays... Il y a aussi des souris et des taupes qui nous jettent de la terre sur la figure pendant qu'on dort et creusent des mines à tous les endroits susceptibles de s'effondrer ».

Il guette en vain le courrier mais reste optimiste : « Il va y avoir une avalanche de lettres » au prochain passage . « Chère maman, tu ne sais pas quel plaisir ce sera pour moi de recevoir quelque chose de la maison. Ne regrettez pas de m'envoyer du tabac. C'est la seule chose qui puisse aider à supporter l'ennui des longues journées aux tranchées et de nuits encore longues » (12 juin 1915)... « plutôt des cigarettes à trois sous, ce sont les meilleures

... Je viens de recevoir un colis avec les pipes que je croyais avoir laissées à Arzew et que je suis enchanté de retrouver. Chambon m'a donné une belle pipe dont on m'avait annoncé

### Le crapouillot

Un petit canon de 60 cm de long qui a des effets extraordinaires. Nous en avons des tas qui envoient dans les tranchées turques des projectiles de 80 kg à la malinite. L'effet produit est terrifiant. J'ai vu des Turcs projetés à 300 m en l'air et venir retomber chez nous. Voilà le croquis de cet engin tout à fait curieux que l'on appelle le crapouillot.





— Je ne sais quoi dire, rapport qu'il est défendu de donner des détails...

— Tu sais, mon vieux, pourvu que tu écrives : « Mes chers parents.... »

l'arrivée mais je préfère la mienne ».

« Si tu as encore, chère maman, des sucreries, elles sont les bienvenues car nous n'avons d'autres douceurs que ce que nous échangeons avec les Anglais... Ils n'ont que des biscuits et des conserves et nous échangeons du pain, du vin et des vivres frais contre de la confiture et diverses conserves dont ils sont bien munis, mais cela ne vaut pas ce que l'on fait chez nous ... N'envoyez pas de chocolat. Nous en avons ici et il arrive en trop mauvais état ». (Pauvres frères et soeurs qui s'en sont privés pour Noël

!).

Il poursuit : « Envoyez plutôt du lait et des conserves de légumes » car il fait « popote » avec les Oranais : « la boîte de choucroute a fait sensation et c'est avec un religieux cérémonial que le contenu a été mis sur notre table. La bouteille de marc a été très goûtée. Je souhaite que vous en envoyiez chaque fois, cela change du mauvais tafia qu'on nous a donné ». Cela les réchauffe car ils couchent à la belle étoile. Bien qu'il rassure les parents : « Ils n'ont ni trop chaud le jour, ni trop froid la nuit ».

Il s'est fait aussi des amis, hors de son noyau de Zouaves d'Algérie car « son service lui permet de se balader d'un bout à l'autre des tranchées.» Il essaye de dialoguer avec les Anglais. « Ces gens sont extraordinaires et gardent un flegme que nous ne saurions avoir dans les mêmes circonstances. Ils font

la guerre en amateur comme nous faisons du cheval ou de la bicyclette... et ça ne leur réussit pas mal... Je causais il y a quelques jours avec un officier anglais dans un charabia fantastique car je ne suis pas bien fort en anglais et lui pas davantage! ». Mais sa seule et constante plainte concerne l'absence de lettres entre la censure et les mines qui menacent les transports: « Je n'ai pas de nouvelles depuis longtemps, le courrier n'arrive pas et nous allons remonter aux tranchées (19 juillet).

Enfin arrive la photo promise et c'est une déception : les parents sont méconnaissables, vieillis en si peu de temps (en fait cassés par l'inquiétude) « Photo tout à fait ratée sauf les petits qui sont bien réussis mais bien changés mais je m'habitue vite à leur nouvelle physionomie ... Dis aux petits qu'à part la faim, la fatigue le sommeil, les mauvaises odeurs et les Turcs, tout va bien ». Il leur envoie un mandat avec sa paye car il // n'v a rien à acheter et « mille baisers à toute la gosaille ». (sic) C'est pour eux qu'il a dessiné et qu'il décrit le nouvel engin de combat. « On a inventé un truc épatant pour tirer dans les tranchées : un petit canon de cinquante centimètres de long qui a des effets extraordinaires. Nous en avons des tas qui envoient jour et nuit dans la tranchée turque des projectiles de cinquante kilos à la mélinite. L'effet produit est terrifiant. J'ai vu les Turcs monter à 300 mètres en l'air et venir retomber chez nous. C'est tout à fait curieux. On appelle cela le crapouillot ».

Ils ont aussi reçu « cinq ou six grands aéroplanes à grande vitesse qui viennent faire la chasse aux taubes¹ qui viennent de temps en temps nous faire caca sur la figure. Nous avons ces jours-ci assisté à des poursuites sensationnelles. Il fallait voir les avions turcs se déchirer sous le feu des mitrailleuses ».

Taubes: petits avions allemands.



— Eh ben, mon vieux, tu en as une tenue!

— Ma culotte était complètement déchirée..., j'ai prié un Ecossais de me prêter un de ses pantalons!

Il convient que lui-même a beaucoup maigri car il souffre de dysenterie et réclame toujours plus de cigarettes, fumant un paquet par jour. Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il a refusé de se faire relever pour raison de santé. Pourtant, il avoue : « On ne se fait pas une idée de ce qu'est la guerre, surtout celle-là. Il faut marcher de sang-froid au milieu de pareilles horreurs. Je m'en souviendrai aussi longtemps que ma vie pourra durer »...

Elle ne durera qu'un mois. Il recevra une balle en pleine poitrine. Fin du courrier le 18 septembre 1915 à 20 heures quinze minutes.

### Une histoire exemplaire

Avoir un père, un grand-père qui avait combattu à la guerre de 1914-1918, c'était le cas de plus d'une famille d'Algérie, mais lorsque cet ascendant était mort pour la France, cela pouvait avoir certaines répercussions.

Salomon Emile Schebat, né à Alger, était soldat au 4° Régiment de marche de Zouaves. Le 5 juillet 1915, il se porte volontaire pour une mission de liaison. La tradition familiale raconte qu'il avait déjà, pourtant, en poche, une permission pour Alger. Il sera tué à la cote 304, à Esnes-en-Argonne, près de Verdun, au cours de cette mission et son corps ne sera jamais retrouvé. Il laissait une femme et une fille de cinq



ans. Sa veuve mourra de chagrin, quelques années plus tard.

Un petit-fils de Salomon Schebat nous a raconté son histoire car elle eut un prolongement inattendu, un quart de siècle plus tard.

En 1942, un décret émanant du gouvernement de Vichy décida de limiter, en Algérie, le nombre d'élèves juifs des lycées, collèges, etc., à 7% de l'effectif « aryen ». Le fait d'être descendant d'un «mort pour la France», conférait un rang prioritaire pour être admis ou maintenu dans les établissements scolaires publics, sous réserve de fournir un certificat attestant cette qualité. C'est donc à l'héroïsme de son grandpère que ce petit-fils dut de poursuivre ses études au Petit Lycée de Mustapha, à Alger, et son frère cadet, à l'école communale.

Cette histoire exemplaire nous donne l'occasion de parler de la façon dont les Juifs d'Algérie ont abordé la guerre de 1914-1918.

Près de 14 000 Juifs algériens ont été incorporés dans des régiments, en particulier de Zouaves. 1 361 sont morts au combat...

Dans une lettre à son fils, parti à la guerre, le rabbin de Constantine l'engageait à «être un bon soldat, afin d'être digne de porter le nom de Français». Un autre combattant écrivait : «La France m'avait adopté et traité comme son propre fils, et, comme ses fils, je voulus la défendre». Un soldat, malgré



l'horreur des tranchées, avoue : «C'est un bagne horrible pour tous et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le moral tienne pareille-

ment!»

En 1927, lors de l'inauguration, au cimetière israélite de Saint-Eugène, d'un mausolée, à la mémoire des Juifs d'Alger morts pour la France, le Grand Rabbin de France leur rendit ainsi hommage: « ils étaient les petits-fils de ceux qui, il y aura bientôt un siècle, avaient eu la joie de voir le drapeau français apporter à cette terre, la civi-

lisation et la liberté... Ils étaient fiers de sceller de leur sang la charte de leur émancipation. »

Bibliographie.



### Des aviateurs de la Grande Guerre

### Pierre Jarrige

L'aviation, en 1914, en était pratiquement à ses débuts. Elle a donné des héros que Pierre Jarrige nous fait connaître ici. Lui-même est un spécialiste de l'aviation légère et civile en Afrique du Nord et il a voulu rendre hommage à ces pionniers de l'aviation militaire.

Parmi les milliers de pilotes (près de 15 000 brevets délivrés), mécaniciens et observateurs qui ont participé à la guerre aérienne, de nombreux Français d'Algérie se sont distingués.

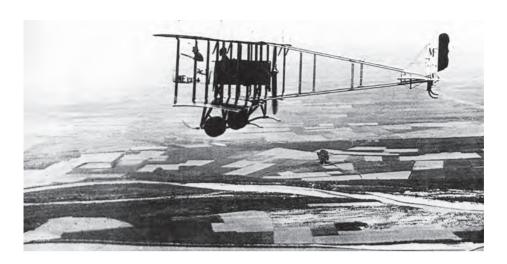
Tout d'abord, l'as de guerre Maurice Boyau, né le 8 mai 1888 à Mustapha, abattu en combat aérien le 16 septembre 1918 à Mars-de-la-Tour (Meurthe et Moselle) après avoir obtenu 35 victoires aériennes (5ème rang national). Maurice Boyau, avant de devenir pilote militaire,

a connu la célébrité comme joueur de rugby au Stade bordelais et à l'US Dax dont le stade porte actuellement son nom et où une statue est érigée en son honneur.

Julien Serviès, né à Saint-Denis-du-Sig le 24 mars 1876, est le premier pilote au monde à participer à une opération militaire, le 13 octobre 1911 au Maroc, dans la région d'Oujda. Lors de la déclaration de guerre, le 1er août 1914, Julien Serviès donne à l'armée



Henri Perrière - Pilote de chasse - né le 31 décembre 1896 à Oran



#### Parmi les autres aviateurs de la Grande Guerre, se trouvent :

Paul Acquaviva (de Bône, pilote). Jacques Adam. Assorin (de Mostaganem, pilote), Aulésy (de Philippeville, observateur), Ballester (de Tlemcen, pilote), Edmond Ballin (de Saint-Arnaud, pilote), Battesti, Louis Battini (de Sétif, pilote), Beaufort, Emile Bonin (de Sétif, pilote), Henri Borg (de Bougie, observateur), Georges Borgeaud (d'Alger, pilote), Maurice Bovet (né à Guelma, agriculteur à Oued-Zenatti, officier-pilote commandant l'escadrile BR 123, sept citation, croix de guerre et Légion d'Honneur), René Bourderod, de Bouyn (de Philippeville, pilote). Bravard, Pierre Bresson, Maurice Campagnac (de Rouïba, pilote), Victor Carue, Lucien Cayol (pilote de l'escadrille des Cigognes), Henri Cazeaux (d'Alger, pilote), André Chambeau, Charmond, Choupaut, Pierre Clément, Roger Colonieu (de Mostaganem, observateur), Claude Cusin, Charles Daclin, Marcel Dayre (de Bône, pilote), Jean Dimeglio (de Philippeville, pilote), Ducasse (as de guerre), Marcel Dumazès, Honoré Dumestre, Roger Duprat

(de Philippeville, pilote), Eugène Fauché (de Djidjelli, mécanicien navigant), Antoine Faure (d'Oued-Zenatti, pilote). André Fenech (de Constantine, pilote), Maurice Flottes, Robert Fourcade, Emmanuel Francoz, Amédée Froger (né à Philippeville, maire de Boufarik, pilote qui fut, par la suite, assassiné par le FLN), Roger Galland (de Saïda, pilote), Geneste, Pierre Gerner, William Harrisson (d'Alger, pilote), Léon Gohin (de Constantine, pilote), Claude Grandperrin (observateur), Paul Homo, Eugène Jamme (de Mascara, mécanicien), Paul Jauffret (de Saïda, pilote), Marcel Jeaniean (de Tébessa, pilote, dessinateur célèbre), Robert Jumeau,

Pierre-Louis Kappès (de Sidi-Bel-Abbès, pilote), Edouard Laïck, Roger Lajous, Yves Lazare, Lecutier, Gaëtan Levecque (d'Oran, deux victoires aériennes), Fulgence Llorca (d'Oran, pilote), Jean Longobardi (observateur en dirigeable), Gilbert Loup, Marcel Maurel (de Saïda, pilote), Jean Merignon, Gaston Merle (de Mascara, pilote), René Mesguisch (architecte, pilote, tué

le 10 octobre 1917). François Morandini, Louis Mordelet, Henri Perrière (d'Oran, pilote), Auguste Pershon, Roger Petit, Pirel, Pierre Portevin, Alexis Post, Gaston Pourcher (né à Coléa, commandant d'escadrille, deux fois blessé, quatre fois cité), Ravaz, Roger Ritoux-Lachaud (de Bône, pilote), Amédée Rocca, Maurice Roess (de Sidi-Bel-Abbès, pilote), Louis Roidot (de Blida, pilote), Bernard Roigt (d'Oran, pilote), Henri Roure, Sansön, Henri Scherrer (d'Aïn-Témouchent, pilote), Lucien Schmidt (de Biskra, trois fois blessé. Croix de Guerre. Médaille Militaire, Légion d'Honneur), Paul Sicard (d'Oran, commandant de dirigeable), Charles Simon, Mathieu de Tonnac de Villeneuve (de Blida. quatre victoires aériennes). Michel Trouilleur (de Philippeville, pilote). Albert Tucci (de Bône, deux victoire aériennes, quatre fois cité), Vidal, Vieillard (de Mostaganem, pilote), Auguste Villard, Vilette, Maurice Virion (de Philippeville, pilote). Robert Vlomerange (de Bône, deux fois blessé, deux victoires aériennes, trois citations), Roger Vuillemenot.





les trois avions de l'école de pilotage qu'il avait créée à Oran et part pour la guerre avec huit de ses élèves, dont ses frères Ferdinand et André. Il commence à participer à la défense de Paris puis est affecté à l'escadrille de bombardement VB 11. Cité deux fois et décoré de la Croix de Guerre, il est contraint de se poser dans les lignes ennemies, le 6 décembre 1914, dans la région d'Ypres, le moteur de son avion touché par un

éclat de shrapnell. Prisonnier, il fera deux tentatives malheureuses d'évasion. Son plus jeune frère, Ferdinand, est tué en combat aérien le 22 juin 1915, au cours d'un réglage d'artillerie au Labyrinthe (au nord d'Arras), premier aviateur algérien tué au combat. Son autre frère, après avoir fait la guerre comme pilote, trouvera la mort à Angers, en 1919, en essayant un avion prototype.



Bernard Roigt, d'Oran, au centre, pilote de guerre, avec son observateur et son mécanicien - 1916

### Carnets de guerre

### Georges, François Boutigny

Né le 1er mars 1886, à Alger, il est, en 1914, marié et père de trois enfants. Il est incorporé le 4 août 1914 au 4ème Régiment de Zouaves et, comme de nombreux compatriotes, il part « aux armées » le 15 décembre 1914.

Avec ses camarades, ils s'embarquent à bord du Mansourah. La mer est très mauvaise et les malades nombreux. Un torpilleur français vient les reconnaître, première manifestation de la guerre qui les attend. De Marseille, ils repartent en wagon à bestiaux par Valence, Lyon et Mâcon. Ils échangent leurs tenues africaines (pantalon de drap rouge et capuchon contre des uniformes moins voyants).

Après Dunkerque et Bergues, le jour de Noël, il est à Steenworde, à 3km de la frontière belge et voit les premiers avions allemands, à Poperingue. Là, écrit-il, et il aura l'occasion de le dire souvent, « grosse pluie et boue ». Voici quelques extraits des carnets que mon père a écrits, jour après jour. Hélène Boutigny

### Janvier 1915

Le 1er, nous marchons la nuit pour destination inconnue et le 2 nous sommes à Maiguelay.

Souffrant horriblement des pieds, je suis allé passer la visite – non reconnu – obligé de faire l'exercice quand même ainsi que les marches.

Exercice – soir dîner avec un quart de champagne offert par le Président de la République – orange – cigare.

Le 4, j'avais une lettre destinée au capitaine Brunet remise par le commandant Keller à mon départ de Bizerte. Je n'ai pu la lui remettre. En effet, je viens d'apprendre la mort du capitaine Brunet. J'ai envoyé la sus-

dite lettre à Alger. A 2 h, on nous a conduits aux douches. Installation moderne – un baquet et de l'eau dedans. 5 se lavent dedans, le torse nu. On se lave dans une écurie ouverte à tous les vents. On se demande comment cela se fait que l'on n'attrape pas de bronchite. Je suis étonné de ne rien avoir encore attrapé. On a grelotté tout le temps de la séance des douches.

Le 9, marche avec grosse pluie. Avec les effets complètement mouillés d'hier (impossible de les changer) j'ai passé une mauvaise nuit ; j'ai grelotté toute la nuit. Ce matin, le soleil est un peu sorti. Nous repartons en marche à midi 30. Marche sous la pluie.

Le 10, à 5h du matin, j'étais debout essayant de me réchauffer. A 8 h, astiquage des armes pour la revue ; à midi ½, départ pour creuser des tranchées. J'ai pris la pelle et la pioche et je me suis mis à faire comme les copains. Au bout d'un ¼ d'heure de ce travail, j'avais les mains et les doigts qui me faisaient mal. La pluie s'étant mise à tomber nous sommes rentrés. Vu aéro survolant notre camp.

Le 11, tranchées sous la pluie. Toujours rien sur le départ. Sommes toujours à Maiguelay.

Le 14, réveil à 6h. Départ à 7h ½ en tenue de campagne. Revue à 8h sommes rentrés à 10h sans pluie mais ciel couvert.

Le lt. colonel est venu en cantonnement pendant que nous étions en train de prendre la soupe. Il m'a remis ainsi qu'à certains d'entre nous 1 paire de chaussettes. A 2h nous avons eu repos.

Le 15, marches – manœuvres, traversée des villages de Brunvillon, Plainval et Montigny. Fait 20 kms sans pluie mais boue considérable. Partis à midi sommes rentrés à 5h ¼. Nous étions fatigués et dès que je suis arrivé, j'ai jeté mon sac et me suis reposé. J'étais rompu. Avons pu prendre à 6h un repas. J'ai écrit hier au général Felineau. J'attends avec impatience sa réponse.

Le 10, il y a un mois, nous étions en pleine mer et je me rappelle encore ce triste voyage. Reçu aujourd'hui 3ème lettre d'Hélène. Cet après-midi revue passée par le colonel. Il m'a fait sortir des rangs parce que j'avais mon cachenez, souliers sales ainsi que les courroies. Pluie toute la journée. Beaucoup de fatigue depuis quelques jours. Pas beaucoup de repos.

J'ai omis de relater hier le discours prononcé par le Comt. du bataillon au sujet des Algériens. Je m'en souviendrai.

Protestation des hommes au sujet de la nourriture. Grande discussion avec le fourrier. Il a fini par se radoucir et je lui ai fait entendre raison.

Le 18, ayant reçu l'ordre de partir, avons préparé nos sacs hier à 5h, rassemblement dans la cour de la ferme à 5H ½ et sommes partis à 8h30, prendre le train à Maiguelay. Avons embarqué dans les wagons à bestiaux (32 hommes par wagon). Nuit épouvantable - froid intense dans le wagon. A 6h ½, nous nous sommes aperçus que l'on était sur la ligne du Nord. A 9h, nous arrivions à Calais où je parvenais à mettre une carte postale. Vu machine blindée. A 10h nous étions à Saint-Omer, superbe gare. La neige était tombée en abondance et un épais manteau couvrait la gare et les environs. Les maisons étaient toutes blanches. En gare, un train complet de cavaliers anglais s'y trouvait. Ils ont offert des cigarettes. A midi, nous arrivions à 2 km de Dunkerque.

Débarquement et allons camper à 500m de la gare sous la pluie qui tombait en abondance. Nous étions trem-

pés jusqu'aux os. Pris le café fait par les cuisiniers dans le champ.

A 2h des off. étant arrivés nous mettions sac au dos et partions dans la direction de Bergues, toujours sous la pluie. En route nous avons rencontré des Belges qui nous ont donné des galettes. Arrivé à Bergues, arbres coupés pour permettre le bombardement. Les arbres du cimetière rasés également.

Nous sommes enfin arrivés à 3 km de Bergues dans une ferme. Il faisait nuit noire et nous avons pris enfin un repos bien gagné dans une écurie.

Le 19, 9h du matin. Nuit assez bonne nous avons eu un peu + chaud car il n'y avait pas d'ouvertures. Repos le matin. Après-midi avons vu le village de Vocx. La journée a dû être chaude sur le front car le canon a tonné toute la journée.

Le 22, j'ai les pieds et les doigts gelés. Malgré cela pas de capote. Je suis dans un champ où tous les arbres ont été coupés. Ai devant moi 3 moulins à vent

Rencontré beaucoup en route. A 11h1/2, un Faubes nous ayant été signalé nous sommes sortis en armes et avons approvisionné notre fusil.

A 2h, 3 Faubes sont passés à une grande hauteur se dirigeant sur Dunkerque ou Calais. Impossible de leur tirer dessus. A 3h ¼, changement des vestes par des vestons se boutonnant sur le devant. Nous ressemblons maintenant à des Anglais.

Le 23, gelée blanche. Froid intense, journée ensoleillée. A 2h est passé un Faubes, aussitôt accueilli par une salve de coups de canons et de mitrailleuses, il est remonté à une grande distance sans être atteint. Il s'est dirigé sur Ypres après avoir laissé tomber quelques bombes sans atteindre personne.

Le 28, lettre d'H. Sommes allés voir les tranchées. Vu obusiers de 220 et obus pesant 120 kgs – gelée – mains gelées. Eu mal aux mains par le froid.

Suis de garde ce soir. 9H20 soir. Je viens de prendre la garde. Je suis gelé. Vu combat au clair de lune avec Faubes. Depuis 2 jours violents combats d'artillerie.

Le 29 – Ce matin on a demandé des infirmiers. J'ai demandé à être porté sur la liste. Le froid est toujours très vif. Il tombe en ce moment de la neige. Reçu <u>3 lettres d'H</u>. Violents combats d'artillerie les 27 et 28 et les nuits des 27 et 28. (Dixmude et Ypres).

Le 30 – Ce matin neige – froid glacial. Pas de pluie. Suis passé téléphoniste. Le canon a cessé.

Le 31 – Suis allé ce matin avec l'équipe téléphonique arranger la ligne. Attrapé la neige en route. Sommes revenus tout blancs. Reçu en rentrant <u>2 lettres d'H</u>. Changement de vestes par veston drap anglais – après-midi douches – repos à 4 heures.

Février 1915

Le 1er – suis allé à l'instruction de l'équipe téléphonique. Des bruits circulent que nous partons demain – 3



Henri à Verdum.



h soir. Recevons l'ordre d'enlever la ligne. Nous partons demain. On dit que nous allons du côté de Nieuport.

Le 2 – sommes debout depuis 5h. Quittons ce matin l'écurie où nous sommes cantonnés à Quaedypre. Il pleut. 3H ¼ soir. Nous sommes à Handschoote – avons attrapé la pluie tout le long de la route. Trempés jusqu'aux os, on nous a cantonnés dans une grange. Il y fait froid. On nous a permis de sortir en ville à 5h. J'attends cette heure pour sortir.

Ville dans le genre de Bergues le beffroi est au milieu de la place avec le kiosque à musique. Mauvaise nuit à cause des effets mouillés.

Le 3 - 3h20 soir - Venons d'arriver à Dunkerque. Parti ce matin à 7h. Avons traversé Furnes, Coseydir et sommes à Dunkerque. Maisons bombardées. Les vitres étaient brisées. A un moment donné, nous avons fait la pose et je me suis assis sur un tas de cailloux face à la route. Devant moi j'avais à 20m un moulin dont les ailes avaient été abattues par un obus et un énorme trou avait été fait. A droite 2 maisons bombardées. Derrière moi, d'énormes trous faits par les obus. En cours de route, j'ai aussi vu un Taubes qui passait audessus de nous. Les batteries ont ouvert le feu sur lui, les obus nous passaient dessus nos têtes, un avion français lui a donné la chasse et il est rentré dans ses lignes.

Nous sommes arrivés au cantonnement. Nous sommes installés dans une maison (6h, équipe téléphonique Geo compris); Nous avons visité la maison de fond en combles, les habitants ont fui. En visitant les pièces, on a rencontré des papiers épars, des meubles à ½ défoncés, on a l'impression que ces gens sont partis précipitamment. A l'heure qu'il est, les 2 amis font la cuisine, le couvert est mis avec les assiettes des Belges on se sert de leur poêle et nous allons nous mettre à table. Pendant que j'écris, un Belge est là avec quelques-uns de ses copains; nous causons de la guerre. Il a été blessé 3 fois.

Le 4, 10h. Suis toujours dans l'appartement. Passé une bonne nuit, avons dormi tous les 7 dans la salle à manger, les obus ne sont pas venus nous inquiéter. En ce moment nous préparons la cuisine. Suis plus pour le moment à la Cie.

Je viens de faire un tour minutieux de l'intérieur de la maison où nous sommes, j'ai reconnu que nous étions chez un droguiste, épicier, photographe, cafetier, boulanger; il cumulait les professions.

Vu combat à midi et ½ entre taubes et aéros.

3h - viens de recevoir du courrier, <u>1</u> <u>lettre d'H</u>, 1 d'Emilie avec mandat.

10h10 - je suis dans la tranchée. Non! Pour arriver jusqu'à elle, il a fallu faire 3 km la nuit dans la boue; les Allem. jetaient des fusées pour éclairer la relève. Immédiatement une salve de coups de fusils nous accueillait. Je vais me coucher et tacher de passer une bonne nuit.

Le 5, Nieuport. Pauvre ville, toutes les maisons ont été plus ou moins touchées par les obus. Les habitants avaient dû fuir précipitamment. A un moment donné, mon équipe s'est arrêtée près d'une maison occupée par un poste de territoriaux, nous avons mis sac à terre et nous sommes entrés. Il y avait de jolis meubles et l'on devinait que les gens jouissaient avant la guerre, d'une certaine aisance. J'ai ensuite traversé la ville très grande, plus rien ne tremble. C'est épouvantable. On croirait se trouver dans une ville qui aurait souffert d'un violent tremblement de terre. Pour gagner les tranchées, nous sommes passés sur un pont jeté sur le fameux canal de l'Yser. Là, les balles y sifflaient à nos oreilles et on se dépêchait de gagner l'autre côté un par un. C'est là que j'ai reçu le baptême du feu.

Nous sommes enfin arrivés dans les tranchées relever le 2ème Z. Le téléphone était installé dans la tranchée du Commandant. Je suis allé me coucher. Mais si j'ai dormi 1h ou 2, c'est tout. Mon Dieu, quelle pétarade toute la nuit, obus, fusées, balles, tout ça crachait; j'ai tout supporté avec un sang-froid inouï. J'en étais moi-même étonné car on m'avait dit « tu verras les 1ers coups sont durs ». En ce moment notre batterie de 75 tire sur les All., la terre tremble. Je vais m'arrêter pour déjeuner d'un morceau de pain et d'un bout de jambon que les cuisiniers nous ont apportés dans la nuit. Nous ne

pouvons pas sortir de nos tranchées, le danger est trop grand. Nous en avons pour 3 jours de 1<sup>ère</sup> ligne.

Le 6 - 11h10 matin. Quel bombardement cette nuit et ce matin. Non, c'est à ne pas y croire. Les obus éclataient à 10m, 15m, 30m, c'était un véritable enfer. A chaque instant, on croyait sauter. C'était épouvantable. Je suis juste à côté du poste de commandement où est installé le téléphone.

Hier après-midi j'ai reçu l'ordre, la ligne ayant été rompue par les obus, d'aller la réparer. Je suis donc parti en terrain découvert et après avoir fait 500 m, je trouvais la coupure. Je revins donc vers le poste et faisais fonctionner l'appareil, le poste du Commandt ne me répondit point. Il fallut repartir. Je repris nos outils et plein de courage je repris la route. Je n'avais pas fait 300 m qu'un obus éclatait à 15m. J'eus le temps de me jeter à terre et les éclats passèrent par dessus ma tête. De plus les balles sifflaient, ma ligne avait été rompue par les éclats. Après réparation, je continuais mon chemin et j'arrivais au poste distant des tranchées de 2 km environ. Là, j'appris que le pont jeté sur l'Yser sur lequel nous étions passés et où j'avais reçu le baptême du feu avait sauté. Je repris le soir venu, le chemin de ma tranchée. Ce matin. les obus ont fait encore des victimes. Tirailleurs tués et blessés. Un lieutenant est devenu fou. Reçu 2 lettres ďH.

Le 7 - Hier au moment de la relève





nous avons été attaqués, on a répondu du tac au tac. Nous sommes en ce moment à Nieuport. Il y a un instant j'ai regardé la ville. Pauvre ville, elle est complètement détruite. On continue malgré cela à bombarder et nous sommes obligés de rester dans les caves pour éviter les obus. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il pleut et les obus crachent.

Le 8 - Toujours à Nieuport. Il pleut toujours et les obus font rage. Dans la maison où je suis tout est démoli. A côté se trouve un poste belge. Il y a un piano. Je suis allée hier jouer. Il me semblait que j'étais chez moi.

Nous sommes ici en 2ème ligne. Nous sommes dans une baraque rue d'Ostende - avons fait cuire frites et crêpes avec ce que l'on a trouvé dans les maisons vides.

Aujourd'hui bombardement de la ville 2h environ. Sommes restés dans la cave pendant ce temps. Allons en 3° ligne ce soir à 10h.

Le 9 - 11h10. Sommes à Coxide les Bains logés dans un cabanon. Partis hier soir de Nieuport à 10h1/2 sommes arrivés ici à 2h10. J'étais fatigué et il me tardait de me jeter sur la paille pour me reposer.

Nous avions plus de 14 km. Ici nous sommes un peu plus tranquilles, à l'abri des balles et des obus.

Coxide pays épatant, on est au bord de la mer mais le vent est violent et le froid très vif. Comme toujours, défense de sortir à cause des taubes qui pourraient nous jeter des bombes. 11° cie du Bon a souffert les 2 jours de tranchées - tués et blessés.

Le 10 - Reçu lettres et colis - gelée ce matin - vu projecteurs - vu ville. Sommes villa « Les Dunes » - aprèsmidi combat entre avions Fr. et All. Notre artillerie tapait dur.

Le 11 - Il pleut - beaucoup de brume - quelques obus ont été laissés par les Allem.

Le 12 - Partons ce soir pour Nieuport en 1ère ligne. La neige a de nouveau fait son apparition. Il fait froid - quittons Coxide à 5h. Arriverons làbas vers les 10h du soir. Reçu mandat de 50F.

Le 13 - Suis en 1ère ligne. Parti hier soir de Coxide à 5h, suis arrivé à Nieuport à 9h1/2 et pris position à 10h. Nous avons fait près de 200 m dans la boue jusqu'à la cheville et q.q.fois plus haut. C'était de la glaise. Aussi les pelles ramassées étaient-elles nombreuses. Pour ma part je suis bien tombé une 20° de fois avec les sacs. C'est épouvantable, affreux cette vie de tranchées. En ce moment je suis près du téléph. courbé en 2 pour écrire, j'ai froid et ne fais que grelotter. Je dois rester dans cette position jusqu'à demain soir 10h. Les obus crachent.

Le 14 - 1h soir. Ce matin un sergent a été tué. On vient de nous dire que les 2 téléphonistes doivent rester 48h de +, ça fera 4 jours dans les tranchées. Joli dimanche - il pleut depuis hier soir, il fait un vent violent et il fait



froid. Restons comme les taupes. Cette guerre de tranchées est épouvantable.

Le 15 - Violents combats d'artillerie. Ma Cie a été relevée pour aller en 2è ligne et nous 2 avons reçu l'ordre de rester 48h de + faute de téléphone.

Le 16 - 2h1/2 après-midi. Nous avons été relevés hier soir pour aller en 2° ligne après 3 jours de tranchées sous la pluie. Nous l'avons échappé belle hier soir entre 7 et 9 heures. Les All. ont jeté dans nos tranchées des bombes incend. 4 sont tombées en plein il y a eu des tués, blessés, disparus et 1 devenu fou. Nous étions à ggs mètres et les secousses ressenties ont été terribles. On a cru que c'était la fin pour nous. Les All, se sont arrêtés de tirer et on est venu nous relever. Je suis parti avec 5 hommes pour aller en 2° ligne. Le canon a recommencé en pleine nuit, c'était effroyable un tel vacarme. Les obus éclataient à qqs mètres de nous, nous avons été obligés de nous coucher dans la boue et l'eau au moins une 1/2 heure pour les laisser passer et éviter les éclats. J'ai vécu des moments d'angoisse. C'était affreux. Nous nous sommes relevés dans un état épouvantable grelottant de froid et nous sommes arrivés à 11h du soir au poste de bombardement nous réchauffer un peu. J'ai bu 1 litre d'eau tellement j'avais soif. Nous partons ce soir à la nuit à Ost-Dunkerque.

Le 17 - Nous sommes arrivés à O.D. dans les Dunes à 1h5 du matin. Nous étions fatigués. L'après-midi nous avons

été à Coxyde Bains. En revenant nous nous sommes perdus. Il a fallu marcher pendant + de 2 heures sous la pluie. Nous avons retrouvé notre baraquement à 8h. Nous étions trempés jusqu'aux os. 3 lettres d'H. et 1 colis.

Le 18 - Le temps est meilleur, le soleil se décide à sortir. Passé ma matinée à faire de la correspondance. Sommes en ce moment à Coxyde où nous sommes venus faire quelques achats. C'est défendu mais on s'échappe quand même en traversant les Dunes.

Repos aujourd'hui - avons fait un bon chocolat avec lait reçu de Paris par un copain.

Le 19 - Repos - fait mon courrier; hier on a été bombardé. Le vent persiste toujours et le froid est toujours très vif. On dit qu'on a bombardé Ostende. Des Anglais débarqueraient en grande quantité à Dunkerque. On dit qu'ils viendraient nous remplacer ici et que nous partirions sur l'Alsace. Je serais bien content de quitter la Belgique, il y a trop de boue et d'eau. Attendons, nous verrons. Demain soir nous retournons aux tranchées.

Le 20 - Nous nous préparons à partir pour les tranchées. Départ ce soir. Venons de monter nos sacs.

Hier reçu lettre d'H. du 11. Il pleut c'est embêtant on va arriver aux tranchées trempés jusqu'aux os. J'ai pu voir ce matin le « Matin » les nouvelles sont les mêmes - partons à 8h.

Le 21 - Je suis arrivé au Poste de Commandement à 10h25 soir - la Cie



est montée aux tranchées avec l'autre téléphoniste. Je resterai ici 48h et monterai à mon tour aux tranchées demain soir pour y rester 48h. Hier soir et ce matin lancement de bombes sur ma Cie - 2 blessés. Pris le service au Redan passé une assez bonne nuit.

Le 22 - Violent bombardement plusieurs bombes sont tombées dans nos tranchées les démolissant et faisant plusieurs blessés.

Je monte ce soir aux tranchées remplacer les copains.

Le 23 - Suis monté aux tranchées à 8h1/2 remplacé C. Suis passé par route de Lamberzide - passé nuit au téléphone - le matin en allant voir le poste A, j'ai vu un Zouave qui venait d'être repêché et à qui il manquait le

bras gauche. On a creusé un trou dans le sable et on l'a enterré. Ai fait déjeuner avec lieutenant à midi ½ dans la tranchée. Bon déjeuner et en causant nous avons passé le temps pendant que le bombardement continue. Encore 24 heures et la relève.

Le 24 - Déjeuner et dîner avec le lieutenant. Ai mangé des huitres de Nieuport. On est relevé à 10h du soir. Violent bombardement d'artillerie et quantité de bombes lancées sur les tranchées, qqs blessés.

Le 25 - Parti hier des tranchées à 10 heures du soir. Toute la journée d'hier il a plu. Nous sommes arrivés à Coxyde-Bains à 3h10 du matin. Il a plu tout le long de la route et un vent violent soufflait. Endormi à 4 heures,



réveillé à 6 h pour prendre la garde sur la plage où on gelait littéralement. Relevé à 9h par les Territoriaux, nous avons aujourd'hui repos. Profite de ce temps pour faire mon courrier.

Hier soir au moment de la relève j'ai appris avec peine que Jouvencelle avait été blessé aux jambes. Je ne sais pas si c'est par balle ou par éclats d'obus. Hier également en traversant des champs pour regagner Nieuport, j'ai vu 2 soldats tués qui étaient dans la boue. Il me tarde d'être à 6 heures pour aller me coucher - je suis fatigué.

Le 26 - Ai passé une très bonne nuit. Me suis couché à 7hh. Le temps est clair mais le froid est vif. Des avions ennemis passent et repassent lançant quelques bombes.

Nous sommes allés aux douches près de l'Eglise de Coxyde. Ai vu l'intérieur de cette dernière. Autour d'elle se trouve le cimetière ; pas de fleurs, pas de couronnes sur les tombes que de l'herbe.

J'ai omis de dire que nous étions dans la même ville à Coxyde que précédemment. En ce moment j'ai les doigts gelés et j'ai peine à tenir mon crayon. Des cas de rougeole ont été signalés à la Cie - quelques uns ont été évacués. On est venu ce matin désinfecter la villa où nous sommes cantonnés.

Le 27 - Il a fait aujourd'hui un froid épouvantable accompagné d'un violent vent. La pluie a aussi fait son apparition. Repos, demain soir nous remontons aux tranchées.

Le 28 - Distribution de chaussettes et de gants. J'ai touché 3 paires de chaussettes et 1 paire de gants. Repos ce matin. Ce soir, montage des sacs. Départ aujourd'hui - je ne prends + de garde depuis que je suis télé. Le froid persiste toujours ainsi que le vent. Le soleil s'est montré ce matin.

### Mars 1915

Le 1<sup>er</sup> - Départ de Coxyde à 5h1/2 - arrivée à Nieuport à 8h. Suis resté au Redan avec le commandant. Ma Cie est montée aux tranchées hier soir. Ai pris le service au téléphone Redan.

Hier soir j'ai eu confirmation de la blessure reçue par Jouvencelle. J'ai vu l'adjudant de sa Cie. Il m'a dit qu'ils avaient été évacués. Le bombardement a l'air de diminuer. Il est 9h du matin et c'est calme. Nous venons de recevoir un canon lance bombe qu'on va utiliser ce soir. Je viens d'aller le voir. Le froid est aussi vif qu'hier, la pluie a fait de nouveau son apparition cette nuit.

Viens d'apprendre que le poste A a été complètement détérioré par le jet des bombes allemandes. La Cie que la mienne a remplacé a souffert. Des sergents et Zouaves sont enterrés sous les piles de sacs.

Pris le service de 5h à minuit. A 11h10 violent bombardement par notre 75 dans les tranchées ennemies.

### Mars 1915

Le 2 - Me suis couché à minuit. Le temps est un peu meilleur aujourd'hui. Pris à 11h1/2 jusqu'à 5 heures. Le général est venu nous rendre visite ce

matin. Je viens de déjeuner et viens de reprendre mon poste. Je ne sais si je monte ce soir aux tranchées.

J'ai appris la mort de ce pauvre Jouvenelle décédé à la suite de ses blessures. J'ai été très attristé.

Le 3 - 3h20 m - suis de service au Redan. Je n'ai pas pris de service cette fois-ci aux tranchées, ce sera mon tour la prochaine fois. Ai passé une mauvaise nuit. J'ai pensé à ce pauvre Jouvencelle et à sa famille qui doit être désolée de cette perte.

Pauvre ami, nous étions arrivés à nous aimer comme 2 frères, surtout depuis notre départ de Bizerte le 15 décembre. Nous nous étions séparés à Maiguelay et depuis je ne l'avais plus revu.

En ce moment le bombardement recommence. Hier soir vers les 8 heures, nous sommes allés chercher du cooke à l'usine à gaz de Nieuport. Je suis revenu fatigué. Nous en avions chacun notre charge.

Ce matin je suis allé avec Joyeux chercher mon courrier au poste de secours situé à quelques mètres de Redan. J'ai vu dans le jardin du propriétaire transformé en cimetière une quarantaine de tombes. 9700 tranchées ont été violemment bombardées ce matin par le 77 - le 75 va répondre.

J'ai eu un volumineux courrier d'H. ce matin. Lui ai écrit et lui ai appris la mort du pauvre Jouvencelle.

Suis encore de service au téléph... Viens de déjeuner. Il pleut toujours et la boue recommence de plus belle.

Les carnets qu'Hélène Boutigny possède s'interrompent ici. On peut imaginer que les conditions n'ont fait qu'empirer... C'est, en Belgique, à Lizerne, que le 25 avril, Georges, François est blessé par un éclat d'obus à la jambe droite. Il est évacué à l'hôpital de Rouen où il séjourne jusqu'au 4 juin 1915.

Il rejoint le dépôt du 4ème Zouaves à Tunis, le 4 août 1915. Le 22 septembre, il est envoyé dans le Sud tunisien. Là, il participe à des combats contre les rebelles, jusqu'au 19 novembre 1916. Il est envoyé ensuite dans le Sud constantinois du 20 novembre 1916, au 1er janvier 1917.

C'est le 26 janvier 1917 qu'il rejoint le front français. Affecté au 3<sup>ème</sup> Zouaves, il est blessé, le 15 avril 1918, par un éclat d'obus à la main gauche.

Il est à l'hôpital de Gourdon-Polignan jusqu'au 24 juin 1918, puis part en convalescence à Constantine où il est démobilisé le 20 mars 1919.

Il avait été cité à l'ordre du régiment le 27 septembre 1918.

Il avait été décoré de la médaille militaire, de la Croix de Guerre avec étoile de bronze, de la médaille de la Victoire, de la médaille commémorative de la guerre, de la Croix du combattant, de la médaille belge de l'Yser et de la médaille interaliié de 1914-1918, de la médaille coloniale.

### Carnets de guerre 1914 d'un Zouave

### 'Paul Ode

Ces carnets ont été retranscrits les 13 et 14 août 1999, quatre-vingt-cinq ans presque jour pour jour après le début de ces pages par Richard Ode, l'un des onze petits-enfants de Paul Ode. Quand j'ai redécouvert ces écrits, véritable anneau de mémoire familiale, il m'a semblé de mon devoir de les faire connaître et de ne pas en modifier ni l'orthographe, ni la structure des phrases car la sincérité des expressions rendait le récit d'autant plus émouvant. Voici donc le texte du Zouave, Paul Ode, de Zeriger, par Morris (Algérie), brut de décoffrage.

**Evelyne Caduc** 

Parti le 3 août de la maison pour Bizerte. Puis ferryville, sur bateau pris aux Allemands. Arrivée à Alger le 19. Embarquer sur la Ville d'Oran avec douze cents hommes. Le 23 à Sète. Arrivée à Choizy le roi le 1<sup>er</sup> septembre à 6h du matin puis à Antony.

### **SEPTEMBRE**

1<sup>er</sup>- de garde à Antony route de Fresne.

2 - passer la journée à Antony, à 6h parti d'Antony à la porte d'Orléans il y a 7 kilomètres traverser Paris de la porte d'orléans en passant devant la villette à la gare de l'est jusqu'à Aubervillier; arrivée à 3 h du matin, couché sur le trotoir jusqua 5 h du matin pas retrouvé mon sac, parti à 6 h. parti dans un champ par section toute une division, vu passer des blessé dans un autos bus. manger un repas froid à midi a 6 h du soir parti à

Montreuil sous Bois arrivée à 11h 1/2 du soir couché dans une chapellerie.

6 - marcher vers l'ennemi ver le centre commencer a voir les 1er mort, à 2 h soir jusqua 5 h monte les tentes, parti de soutiens en troisieme Ligne à Panchard jusqua 9 h du soir ; en retournant au camp nous nous sommes perdu retrouvé le camp à minuit pas manger depuis la veille que les biscuit.

Le 8 septembre, première journée du feu, parti du camp à 4 h du matin arrivée à 6 heure entre Panchard et Chambry, se disperser à gauche de la route, bombarder par l'artillerie ennemie. A 6 h <sup>1</sup>/4 par section parti à droite de la route. garantie des obus mais devant l'infanterie ennemie, notre sergent et notre caporal tué. Arrivée dans un chemin creux le lieutenant Duclausel s'est disputer avec notre capitaine il prenait les hulans pour nos

chaseur d'afrique. A huit heure reçoit l'ordre du capitaine d'avancer en file indienne le <sup>1</sup>/4 de la compagnie, tué ou blessé, notre capitaine blessé.

Le lieutenant prend le commandement de la compagnie nous nous sommes tous coucher en tirailleur, fusillaide des deux cotés, l'ennemie à 800 mètres dans un chemin creux et nous dans un camp de Luzerne coupé; nous tombions blessés presque un autre 1/4 de la compagnie, nous battons en retraite derriere une meule de grains.

Une dizaine de mètre avant d'arrivée je tombe d'une paralysie au deux jambes, je me cramponne après la luzerne et j'arrive derriere la meule, toujour la fusiade, nous passons attraver un bois épais et nous allame derriere des meules entre Panchard et Meaux nous restons jusqu'à 4 h de l'aprèmidi je trouve ma toile de tente anglaise j'avais juste mon bidon pour me garantir des balles, achaque balle qui passer près, mon bidon résonner.

Le lieutenant à 4 h fait l'appel des hommes nous étions quarante deux. nous reppartons en 1er ligne à coté des tirailleurs et les tabors jusquà dix heures du soir. toujours fussiaide. A dix heures nous arrivons nez à nez avec l'ennemie. Les tirailleurs et nous nous somme m'y à crier¹ à la bayollonnette, tous les ennemie ont fait demie tour ont ne les as plus revue nous rentrons dans le village de Chambry à 1 h du matin, en 2ème ligne nous nous cou-

chons sur le trotoir jusqu'a 6 heures. nous rentrons dans les maisons y'noccuper<sup>2</sup> à 8 heures rentre le fils gros de pinthievre blessé à au bas flanc je le pense.

ce jour (8) nous avons fait trois repas rien que poule lapin et du vin tant que l'on en voulés

Duel d'artillerie : toute une escouade de la 23ème compagnie entrein de plumer des poulles, un obus arrive en tue 9 en blesse trois, le village bombardé.

Le 9 parti de Chambry à 6 h du matin à 1 h du soir à Lisy. L'ennemie à abandonner beaucoup des obus. le bombardement de la veille leur a infligé beaucoup de perte en hommes et cheveau.

10 dans l'oise passer dans le département de l'Aisne rester au village de Ourq.

11 L'ennemie toujour en déroute arrivée à midi à La ferretée millon<sup>3</sup> joli petite ville. la ville toute pillier par l'ennemie. Le 3ème zouave fait une infirmerie prisonniere avec ces infirmiers ainsi que leurs chefs. Recevon l'ordre de faire encore quinze kilomètres ce jour nous avons au moins quarante cinq kilomètres sous les pieds. Arrivée au village de Corcy une pluie à torrens en dessous une forets, couché dans une ferme.

12 parti à 6 heures. vers Soisson en deuxième Ligne à 4 kilomètre avant d'arrivée pris un repas froid nous

<sup>1.</sup> Mis à crier « : « à la baïonnette ».

<sup>2.</sup> Inoccupées.

<sup>3.</sup> La Ferté Milon

nous dirigeame vers Soisson. Dans les bois nous sommes bombardé par l'artillerie ennemie mais sans mal nous de(s)cendions le bois de Soissons, fait 6 prisonnier.

Le 14 parti de Soisson à 3 h du matin, traversée l'Aisne sur les passerelles arrivé au bord de la ligne sous le pont sur la route de Crouy a 9 h. balles et obus de tous cotés, un obus eclate sur le pont traverse le tablier 3 cheveaux, des chasseurs et des officiers tués, un autre obus éclate sur le convoi de ravitaillement, brise une voiture tue un homme et blesse un mulet et en tue un. Ouatre autre éclate sur nous auprès des maisons dans un rayon de 50 mètres, nous blesse sept hommes. Nous rentrons dans des caves soutereine à 3 h nous restons jusquà 4 h.

Le 16 nous recevons 55 hommes de renfort de Rosny et nous repartons tous le bataillon. Après avoir traverser l'Aisne nous sommes bombarder nous avons eu une dixaine de blessées ou mort. Un commandant de gendarmerie sur la route à eu son cheval tué et se met àcrier en avant mes petit moutons par un, car il avait raison nous étions tout le bataillons sur la route entre deux murs.

Le 17 nous partons àtraver la montagne pour occuper la côte 132 nous fessons4 nos tranchées à la lisière du bois. Le capitaine envoie la 4ème section en avant. Il en revient pas un tous mort, quarante huit hommes. A 3 heu-

4. Faisons

res du soir nous recevons un bataillon de tirailleur. L'ennemie étais dans les tranchées à 800 m, le clairon semer<sup>5</sup> a sonner à la charge, nous avançons une centaine de metre en rampant d'autre debout nous recevons des balles de tous cotés les obus rasée nos tranchées cela a durée ½ heure.

Je fis demi tour en rampant jusqua la tranchée il y avait des tirailleurs qui tirés sur nous j'en ait arreter 4 qui tirée. Rien manger de la journée.

A 5 heures nous laissons les tirailleurs dans les tranchées, bléssée ou mort en plus de la section encore cinquante six aller sur la route comme renfort

Le 18, nous redécendon à demi cote dans des tranchées un beau soleil nous somme bien sécher à 6 h du soir nous allons coucher dans des cave à crouy à 10 heures alerte le 3ème zouave était attaqué dans les tranchées mais nous avons pas sorti du village.

19, le rester dans les cave repos bien manger acheter une chemise et un tricots. 6 francs, à 6 heures parti couché dans les tranchées froid et pluie.

Le 30 en deuxieme ligne tous ces passage sont bombarder par l'ennemi et nous dans des caves.

il y a des cadavre alleman, il y avait une mauvaise odeur. Restés trois jours sans tabac, fumer des feuilles de noyer. A 11 h relever par la 22<sup>ème</sup>. Soixante trois hommes de Rosny de renfort.

La compagnie 255, renfort du 16

<sup>5.</sup> Se mer

septembre 55, 30 septembre : 63, 373. Au 1<sup>er</sup> octobre reste 137, mort ou blessée 236.

#### **OCTOBRE**

Le 1er octobre à 6 h du soir aller aux tranchées. Touchée 2 paquets de 50 grammes 201 frs 26, un paquet de 100 gr, relever par l'infanterie

Avant d'arriver à Compiègne, pendant une dizaine de Kilomètres sous une jolie allées d'arbres tous les pont sauter. La ville peu andonnager, dormi à 12 h soir, 3 heures sur le trottoir, parti à 2 heures embarque et parti vers le nord.

Le 4 à Amiens. plaine riviere. marais sur la Somme tous les ponts ont saute. Vu l'oncle joseph pour la dernière fois. aller couché Duisans.

Le 5 parti à 4 heures à 8 heures arrivée à Mont Saint Eloi à 11 heures du matin faire des tranchées, manger du chou raves, des navets cru, 4 cotellettes de mouton, 2 boules de pain pour la compagnie, ½ gamelle de patte.

Le 6 toute la plaine envahie par l'ennemie voulant percer nos lignes mais n'y parvient pas toujours dans les tranchées, jusqu'a 1 heures du soir, sorti des tranchées prie le bois sans mort. Fait de nouvelle tranchée, nous avons eut au bataillon 3 mort et 2 bléssés un cuisinier de la 22ème C. à reçue une balle dans sa montre. Couchée toute la nuit dans la tranchée au bord de la

lisère.

Le 7 parti à 5 h du bois cantonner à Mont Saint Eloi. bien manger à 5 h du soir.

8 aller à Anzin soutien d'artillerie, cannonade de tous cote, d'arras. roclincour et écurie à 6 h du soir cantonner au village à Roclincourt le 3ème zouave a fait 500 prisonniers.

Le 9 revenu au même endroit à cinq heures du matin gelée. cantonner à 6 h du soir à hanzin.

10 reveil à 5 h de réserve jusquà 11 h. parti à Duisans aller faire des tranchée

11 au tranchées de 7 h à 10 heures du matin aller coucher à Mareuil. A 6 heures du soir aller coucher à Anzin

Le 13 partis d'Anzin a 5 h du matin soutiens d'artillerie.

14 chargée à droite des tranchée. Aller sur la route d'écurie au bord d'une meule de paille. A 6 heures aller coucher à écurie A 8 heures du soir le coin de la maison tombe d'un obus un blessé et trois autres obus dans le village.

15 réveil à 3 h du matin pas de jus. dans les tranchée. en première ligne au nord d'écurie. Malade, Diarré, bu une gamelle de bouillon le soir et 1/4 de jus froid à 8 heures du soir. Ataque des ennemies.

16 malade la diarré. colique fièvre rien manger repposer dans ma grotte.

Le 17 id.

18 relever à 3 h du matin je me suis purger je n'étais plus malade, repos a Pranzin à 5 Kilomètres d'Arras.

20 reçue une lettre de Berthe m'annonçant la naissance de France

21 parti au tranchées à 3h1/2 du matin. De 7 h à 9 h du matin faire des tranchées en avant de nos 1ères Ligne à 200 mètre de l'ennemie

Du 21 tous les jours bombardement.

22 reçue télégramme Berthe, couché dans les tranchées en 2éme Ligne

23 dans les tranchée de 3éme Ligne à écurie repos dans les tranchées à 6 h du soir par en 2éme ligne à l'est d'écurie pour aller dans une tranchée de ranfort le sergent ne se rappelle plus de la tranchée nous recevons des balles de partout. nous retournons couché dans une cave d'écurie.

24 parti d'écurie à 4 h ½ dans les tranchées de deuxième. une balle tombe arras de mon soullier ce soir.

30 à 4 heures du matin de corvée de pain à 2 heures de l'après midi cannonade de l'ennemie il nous envoie au moins 50 obus, 27 n'éclate pas mais un tombe dans notre tranchée nous tue Léon Rippert, nôtre sergent Cherchel, et trois autres zouaves de notre artillerie ouvre le feu sur l'ennemie nous avons dans toute la soirée 4 obus qui n'éclate pas j'ai eu la paille de ma tranchée brulée par un de nos obus.

31 relever par le ter zouave aller dans les caves de Roclincour, écurie et Roclincour ce n'est pluque un tas de pierre et de chaume tous ait démoli.

#### **NOVEMBRE**

Le 1er-2 dans la cave à Roclincour partis soutiens d'artillerie dans le chemin creux entre Roclincour et Ste Catherine, malade depuis quatre jours.

3 soutien d'artillerie dan des tranchées jusqua 4 h. du soir. Demander la permission au capitaine de rester à l'usine avec les cuisiniers la compagnie parti dans les tranchées la 2ème sections reçois l'ordre d'aller prendre un boyau il y a eu 11 bléssé ou mort.

4 rester à la cuisine, malade de ma fièvre

6 parti de Roclincour à 1 h du soir passer dans le chemin creux et Ste catherine. rencontre le fils Blondé ma annoncer que l'oncle joseph avait était blessée

8 repos à Hanzin. Renforcé par 90 hommes d'Alger et de Tunis. A 6 h du soir parti dans les tranchées en 1ère ligne mauvaise relève

10 attaquer par l'ennemi nous leur infligeons de grosse pertes.

15 lever à 8 h du soir en decendans le chemin creux dans la boue jusqu au genou je me suis fichu parterre. trois fois, fait une antorce au pied gauche, rester à l'usine avec un autre quil avait une antorce

18 malade

19 malade, neige, douleur, dans les jointure des doigt

20 malade, gelée blanche

21 les piés gelées

22 malade

23 au 30: id

### **DÉCEMBRE**

1er malade

2 évacuée. arrivée à Hanzin à 9 h du soir reçue une lettre de Berthe avec un mandat de cinquante francs.

Le 3, parti d'Hanzin. A 11 h 1/2 pas de voitures d'ambulance. parti d'Otavène à 2 h du soir en taxis autos arrivée à St Aubigu à 6 h du soir Déposer les armes passer une visite dirigée sur un dépot déclopés, pris le train à 7 h du soir sur aller à St Pol arrivée à dix heures coucher dans le wagons.

4 partis de St Pol à 7 h passer à Hauchi les Hesdin arrivée à Hesdin à 11 h 1/2 du soir

Du 5 au 27 que des massages à l'huile camphré

27 evacués pour la 1ère fois à l'intérieur

Du 28 décembre au 15 Janvier bain chaux d'eau et massage, évacuée pour la deuxième fois

# Le zouave Ode Paul N° Me 700 écrit à Monsieur Le capitaine commandant la 1ère Cie de zouave à Bône

Mon capitaine

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir me faire accordée une permission pour me permettre d'aller faire mes moisson et Battage à Zérizer commune de Morris

Le zouave Ode Paul

Du 24 juillet en permission à Zérizer jusquau 2 août

Le 2 août rester en caserne au 5

août en permission à Zérizer de quatre jours.

Du 9 rentrer en caserne au,24 obtenu 36 h permissions. Circulaire Ministerielle du 11 octobre 1915. bléssée du front. Auxiliaire territorial. Démobilisable. Rappeler le 9 octobre 1916 à Constantine à la 21ème section d'infirmier Militaire a Constantine

11 faire demande de démobilisation à Mon capitaine commandant la 21ème section, écrit à la maison le 9 et le 11 octobre reçue réponse le 13.

Le 14 partis de Constantine affectée à l'hopital militaire de Bône écrire a la Ligue du Droit de L'homme

Le 20 octobre passer une visite par M. le major Marled pour mon pied.

# Les interprètes d'arabe durant la première guerre mondiale : un rôle original de médiateurs.

## Annie Krieger-Krynicki

Le nombre des interprètes de plusieurs langues a connu un développement considérable durant le conflit de 14-18. Leur recrutement fut caractérisé par l'empirisme ainsi que cela résulte de l'examen des notes et des circulaires des Archives de l'armée à Vincennes. Déjà en 1884, suivant l'adage Si vis pacem, para bellum, le 1er Bureau du ministère de la Guerre avait souligné l'opportunité d'engager des interprètes de langue allemande à partir d'un corps spécial composé de membres ayant rang d'officier de réserve.

Une extension fut envisagée pour l'italien et l'espagnol. Un décret du 27/ 12/1886 institua même un concours. La suite de la guerre étendit aussi le recrutement aux spécialistes des langues balkaniques, de l'anglais et de l'américain. Il fut fait appel au ministère de l'Instruction publique pour engager des professeurs des Universités. Mais ce recrutement se fit au coup par coup, même s'il fut brillant avec Jérôme Carcopino, qui sera membre de l'Institut, envoyé à Salonique et le futur André Maurois plus tard de l'Académie française, attaché à l'Etatmajor britannique.

La situation des interprètes d'arabe était différente car ils formaient un corps stable et régulièrement recruté mais leur nombre fut jugé insuffisant. Dès le 20 novembre 1912, le Bureau de l'organisation et de la mobilisation de l'Etat-major de l'Armée transmit « les desiderata de l'Armée d'Afrique » au ministère de la Guerre, Direction du contrôle du 1er Bureau, au moment où un projet de loi était organisé sur la réorganisation du corps des interprètes militaires. Selon les besoins de l'Armée d'Afrique, le nombre d'interprètes militaires devrait passer de 52 à 80; la mise hors cadre pour les interprètes dans les troupes d'occupation du Maroc et dans l'armée chérifienne devrait être supprimée ainsi que l'abaissement de la limite d'âge et la retraite après 25 ans de service, afin de pallier le manque d'interprètes militaires de langue arabe.

Précédemment, le 10 novembre 1911, l'Etat-major, dans sa note destinée au Cabinet du Ministre, avait dû renoncer à prendre en compte ces demandes pour des raisons budgétaires, invoquées par le Ministère des Finances. Mais les événements



internationaux évoluant rapidement, le Cabinet du ministre de la Guerre décida de constituer un cadre fixe, correspondant aux besoins à satisfaire en Afrique du Nord et de recruter, hors de ce cadre, des interprètes qui seraient mis à la disposition des différents ministères. Des interprètes volants, en quelque sorte. Un nouveau projet fut donc rédigé et présenté au président de la République, prenant cette fois en considération les desiderata de l'Armée d'Afrique.

# Une mission originale.

Alors que les interprètes de langue allemande devaient être capables, outre la lecture et la traduction, de soutenir une conversation, de déchiffrer des manuscrits et d'interroger des prisonniers de guerre, les objectifs fixés aux interprètes d'arabe étaient d'un tout autre ordre. Une lettre du Ministre de la Guerre, du 1er août 1917 et adressée au Grand-Quartier-Général et au général, commandant les armées du Nord et du Nord-Est, en fait foi : « Monsieur le ministre des Colonies vient d'attirer mon attention sur le rôle que semblent pouvoir jouer les officiers interprètes de langue arabe au sein des régiments de Tirailleurs algériens, tunisiens et marocains. Ayant fait carrière dans des régiments indigènes, ils connaissent la langue et les mœurs, la façon de les traiter et de les prendre. » Le ministre cité déplore qu'ils soient remplacés par des officiers métropolitains n'ayant pas la même connaissance des troupes

internationaux évoluant rapidement, le Cabinet du ministre de la Guerre décida de constituer un cadre fixe, correspondant aux besoins à satisfaire en Afrique du Nord et de recruter, hors de ce cadre, des interprètes qui seraient mis à la disposition des différents ministères. Des interprètes volants, en quelque sorte. Un nouveau projet fut donc rédigé et présenté au président de la République, prenant cette fois en considération les desiderata de l'Armée d'Afrique.

## Une mission originale.

Alors que les interprètes de langue allemande devaient être capables, outre la lecture et la traduction, de soutenir une conversation, de déchiffrer des manuscrits et d'interroger des prisonniers de guerre, les objectifs fixés aux interprètes d'arabe étaient d'un tout autre ordre. Une lettre du Ministre de la Guerre, du 1er août 1917 et adressée au Grand-Quartier-Général et au général, commandant les armées du Nord et du Nord-Est, en fait foi : « Monsieur le ministre des Colonies vient d'attirer mon attention sur le rôle que semblent pouvoir jouer les officiers interprètes de langue arabe au sein des régiments de Tirailleurs algériens, tunisiens et marocains. Ayant fait carrière dans des régiments indigènes, ils connaissent la langue et les mœurs, la façon de les traiter et de les prendre. » Le ministre cité déplore qu'ils soient remplacés par des officiers métropolitains n'ayant pas la même connaissance des troupes qu'ils commandent.

Dans ces conditions, l'intervention d'officiers interprètes, capables de se mêler aux Tirailleurs, jusque dans les tranchées, de s'entretenir avec eux, de surveiller les états d'esprit, de s'enquérir de leurs besoins, exercera sur le moral de ces soldats, une influence salutaire et servira par contrecoup la cause du recrutement indigène en Afrique du Nord. D'autre part, il est certain que par l'intermédiaire de ces interprètes, il sera plus aisé aux chefs de corps de faire pénétrer leur pensée chez les hommes et de leur faire comprendre l'utilité des sacrifices qui leur sont demandés ».

Le ministre de la Guerre offre « d'augmenter le nombre des officiers interprètes d'arabe aux armées et de les faire affecter dans des régiments indigènes ». Habilement, il laisse d'ailleurs toute latitude aux chefs de corps mais il précise que « la désignation ne portera que sur des officiers interprètes dont l'âge et les services antérieurs seront une garantie de tact et d'expérience ». Toutefois, il fut précisé que ces affectations ne seront faites que dans la mesure des disponibilités du cadre des interprètes, actuellement réduites par les obligations de service en Afrique du Nord et des bureaux régionaux des Affaires Indigènes ». Ne pas déshabiller Paul pour habiller Pierre! Le Ministre jugeait nécessaire que ces interprètes passent successivement dans chaque régiment et y exer-



cent auprès des Tirailleurs « la mission d'assistance et de surveillance ».

Le 12 novembre 1917, le Président du Conseil, ministre de la Guerre -Georges Clemenceau - prit lui-même les choses en main et adressa une note au Général en chef des Armées du Nord et du Nord-Est, ainsi qu'au Grand-Quartier-Général : « Suite à ma dépêche du 1er août, après avoir pris connaissance des avis des chefs de corps, j'ai décidé de doter d'un officier interprète de langue arabe les 1er, 2e, 4<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> Régiments de marche des Tirailleurs et des 3e et 4e Régiments mixtes de Zouaves-Tirailleurs. Ces officiers devront d'ailleurs faire partie de l'Etat-major du régiment et être à l'entière disposition du chef de corps qui dirigera leur action auprès des Tirailleurs ». Il va même jusqu'à préciser qu'ils disposeront « d'une monture »! Toujours par souci d'économie, il fut spécifié que ces dispositions rendaient inutiles la présence d'interprètes dans les 37°, 38° et la 48° Division marocaine, ce qui fut accepté (Note du 27 novembre 1917).

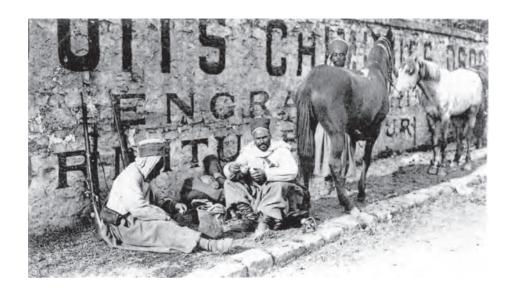
Le bilan de cette initiative fut très positif, ce dont témoigne une note du 31 mai 1919, émanant de l'Etat-major, Section d' Afrique, au ministère de la

# Bibliographie Archives de l'Armée ; Château de Vincennes (1914-1918)

Actes du colloque sur le 80e anniversaire de Verdun, 1996, Economica. 1997; Etude de Jean-Claude Jauffret: L'Afrique du Nord française.

Baruch Jules (officier interprète principal) *Historique du corps des officiers interprètes de l'Armée d'Afrique*, 1901, Constantine. D. Braham.

Ferrand. L. Charles Les interprètes de l'Armée d'Afrique, 1876, Jourdan, Alger.



Guerre : « Il y aura un fort intérêt à affecter un interprète d'arabe aux unités composées d'indigènes d'Algérie, au sein même des armées, afin qu'éloignés de leur famille, ils ne se sentent ni isolés ni perdus et qu'ils trouvent, auprès d'eux, quelqu'un qui connaisse suffisamment leur mentalité et leur pays pour pouvoir en parler. Il faut que l'indigène soit soutenu. Il a tendance à croire que ses intérêts sont en danger. Il est vrai que, souvent, ses voisins sont avides de son bien et l'administration ne soutient pas toujours l'absent. Il faut qu'il y ait quelqu'un dans l'armée qui écoute patiemment ses doléances, les comprenne et serve d'intermédiaire entre lui et l'administration en Algérie. Il convient que l'interprète soit un officier, afin d'avoir du prestige sur l'indigène et du poids sur les autorités locales... Ayant vécu en Algérie, il en connaît les mœurs, le droit successoral ou de propriété et il devra pouvoir en instruire les autres officiers et sousofficiers ».

Ces résultats amenèrent les autorités civiles et militaires à envisager une réforme du corps des interprètes militaires. Cela ressort d'une copie, classée alors *Secret* d'un projet de décret qui fut finalement signé par le Président de la République, Raymond Poincaré, le 21 juin 1918, sur proposition du président du Conseil, Georges Clémenceau.

L'article 3 disposait que les interprètes de réserve et de l'armée territoriale, seraient recrutés en temps de paix et pour la langue arabe exclusivement parmi les anciens interprètes de l'armée, en retraite ou démissionnaires ; en temps de guerre et pour toutes les langues, parmi les officiers interprètes ayant déjà dix-huit mois de grade d'officier. Le premier concours d'interprètes militaires stagiaires pour la langue arabe fut annoncé le 13 juin 1919 (Circulaire du ministère de la Guerre. Etat-major de l'Armée. Section d'Afrique). N'étaient admis à concourir que les jeunes gens français ou sujets francais, les sujets tunisiens ou marocains jouissant d'une moralité irréprochable (certificat des autorités civiles ou militaires) et aptes au service militaire.

Le programme était celui fixé par une instruction ministérielle, publiée au Bulletin officiel de la Guerre (12.6.1909). Il était ajouté que pour reconnaître les efforts faits en faveur de la langue berbère, les candidats seraient admis, sur leur demande, à passer une épreuve orale en cette langue échelonnée de 0 à 20 points. Cette note porterait le coefficient 8 et ajouterait à la somme des points obtenus si elle dépassait 10. Les épreuves écrites devaient avoir lieu à Alger, Constantine, Oran, Tunis, Casablanca et Paris. Après admissibilité, l'oral se passerait à Alger. En 1919, on recensait 400 interprètes stagiaires et 500 officiers interprètes.

Les effectifs devaient être ainsi répartis : un interprète par régiment de Tirailleurs ; un pour le génie de chaque division ; un par régiment de cavalerie.

Soit treize pour trente-huit bataillons indigènes formant treize régiments. Huit pour quinze bataillons indigènes de renfort ; deux pour six escadrons de Spahis, formant deux régiments de marche; un pour trois groupes d'artillerie d'Afrique; deux pour six compagnies de sapeurs miniers indigènes, affectés à la 4e Armée et au commandement du territoire de Lorraine : deux pour cinq compagnies kabyles d'étapes et pour deux compagnies d'indigènes d'Algérie. Toutefois, le président du Conseil, le 29 mai 1919, pour des raisons budgétaires, demanda des réductions. L'Etat-major de l'Armée (Direction du personnel) avait cependant retenu l'intérêt de la réforme et. par une note du 10 avril 1919, avait demandé au ministre de la Guerre - et obtenu - l'extension aux autres langues que l'arabe, du système du concours. Mais les missions pour ces candidats étaient tout autres : écoutes, liaisons et interrogatoires des prisonniers. Au reste, les Tirailleurs se débrouillaient assez bien tous seuls avec les subtilités de la langue française, si l'on en croit le dessinateur et lithographe Jean-Pierre Laurens qui, dans sa série Prisonniers de guerre (1918), montre un officier allemand tentant de convaincre un sergent du 2ème Régiment de Tirailleurs algériens de rallier l'armée de Mehemet V, avec la verte riposte : « Je me le fous le Sultan! Le connais pas. Moi je suis Français, Monsieur! »

# Des conséquences sur la vie en Algérie de la Guerre 1914-1918

Pour terminer ce numéro spécial sur la participation de l'Armée d'Afrique à la Guerre de 1914-1918, nous avons voulu donner deux exemples de cette participation.

Episode militaire de la vie d'un agriculteur français d'Algérie pendant la Grande Guerre, communiqué par son petit-fils, Alain Gibergues.

Astier Jean-Félix, de famille française arrivée en Algérie 10 ans auparavant, né le 3 janvier 1892 à Rouached, commune mixte de Fedj M'Zala (Constantine), fils de Cyrille Astier, originaire du Chaffaut (Alpes de Haute Provence) et de Germaine Gibergues, originaire de Vailhourles (Aveyron).

Classe de mobilisation 1910, appelé « Bon pour le service armé » avec la classe 1912 dans la subdivision de Constantine, canton de Fedj M'Zala.

Affecté au 55° régiment d'infanterie, centre de mobilisation principal d'infanterie d'Afrique de Bône, a fait la campagne contre l'Allemagne du 1 août 1914 au 19 avril 1918, puis a combattu sur le front d'Orient aux Dardanelles, a été trois fois blessé, notamment le 1er mai 1917, et trois fois cité. Décoré de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire pour ces batailles.

A suivi le cours d'instruction de mitrailleurs du centre de Toulouse, comme chargeur, du 23 septembre au 20 octobre 1915, a obtenu « 8/10 très apte » à l'examen de sortie.

Libéré des obligations militaires, il a été définitivement rayé des contrôles du 3° Régiment de Tirailleurs Algériens<sup>1</sup> le 2 octobre 1939.

Les décorations obtenues : Médaille Militaire, Croix de Guerre 14/18, Médaille commémorative de la guerre 14/18, Insigne des blessés militaires, Médaille interalliée 1914/1918, Médaille commémorative d'Orient et des Dardanelles, Médaille d'argent de la bravoure ou « obilich ».

## Des villages sinistrés Pierre Jarriges

Dans mon village de Burdeau (dpt de Tiaret), il y a eu 52 morts pour une centaine de conscrits. Le village n'avait, en 1914, que 9 années d'existence. Certains autres villages, de création récente et dans des conditions de défrichement très dures, ont eu des pertes tellement importantes que leur avenir en a été compromis. On peut parler de villages sinistrés par la perte des hommes d'âge mûr susceptibles de mettre les terres en valeur. Des familles ont été contraintes de rentrer en France après avoir perdu un ou plusieurs hommes.

<sup>1.</sup> Le 3° régiment de Tirailleurs Algériens, créé en France en 1842, porte alors le nom de « Bataillon de Tirailleurs Indigènes de Constantine », en 1856 il devient le 3° RTA. Est dissout en 1962.



DEVAMORE OR

# La Grande Guerre

Eléments de bibliographie rassemblés par Marie-Claire Micouleau d'après le site et les éditions Anovi (spécialiste de l'histoire de la Grande Guerre).

#### Généralités :

Ouvrage collectif, L'Armée d'Afrique, , Lavauzelle, Paris, 1977

Ouvrage collectif, *Histoire militaire de la France*, tome 3, De 1871 à 1940, P.U.F., Paris, 1992, 522 pages. Grands commandements et grandes unités:

Mémoire de l'Armée d'Afrique, Hommage à l'Armée d'Afrique, Paris, 2007

Bugnet (lieutenant colonel C.) Rue Saint Dominique et C.Q.G., ou les trois Dictatures de la Guerre, Plon, Paris, 1937, 334 pages

Henri-René (pseudonyme du commandant Emile Laure), Le Commandement en Chef des Armées françaises du 15 mai 1917 à l'Armistice, Berger-Levrault, Paris, 1937, 132 pages.

Jourquin (Jacques), « La Vie au C.Q.G. de Chantilly », in 14-18, n° 4, octobrenovembre 2001, et n° 5, décembre 2001-janvier 2002.

Larcade (Jean-Louis), Zouaves et Tirailleurs, Les Régiments de Marche et les Régiments mixtes (1914-1918), Editions des Argonautes, 2000, 300 pages (tome 1) et 2001, 336 pages (tome 2). de Pierrefeu Jean, C.Q.G. Secteur I. Trois ans au Grand Quartier Général par le Rédacteur du Communiqué, l'Edition Française Illustrée, Paris, 1920, 280 pages (tome 1); 251 pages (tome 2).

Tanant (général A.), La 3ème Armée dans

*la Bataille. Souvenirs d'un Chef d'Etat-Major*, Renaissance du Livre, Paris, 1922, 256 pages.

Deygas (commandant F.J.), L'Armée d'Orient dans la Guerre mondiale (1915-1919), Payot, 1932, 320 pages. Mangin (général E.), Les Chasseurs dans la Bataille de France (47ème D.I., Juillet-Novembre 1918), Payot, Paris, 1935, 212 pages.

Hurault de Ligny (colonel), La division du Maroc aux Marais de Saint-Gond, (5-10 Septembre 1914), Lavauzelle, Paris, 102 pages.

Juin (maréchal), *La Brigade Marocaine* à la Bataille de la Marne, librairie Béranger, Paris, 1965, 168 pages.

### Régiments d'active :

Historique du 1<sup>er</sup> de Ligne, Pages de Gloire, Deligne, Cambrai, 112 pages. Historique du 2<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, Lavauzelle, Paris, 1920, 42 pages. Août 1914-Novembre 1918, Historique du 3<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie, Librairie Militaire Chapelot, Paris, 1920, 86 pages.

Historique sommaire du 4ème Régiment d'Infanterie pendant la guerre 1914-1918, Berger-Levrault, Paris, s.d. 64 pages.

Historique du 5ème Régiment d'Infanterie « Navarre sans peur » dans la Grande Guerre 1914-1919, Lavauzelle, Paris 1919.

Historique du 5ème Régiment d'Infanterie, Imprimeries Françaises et Marocaines, Rabat, 1958, 29 pages.

Weil (lieutenant-colonel), Delacourt (lieutenant), Les Régiments d'Infanterie de Compiègne pendant la Grande Guerre; 54ème, 254ème, 13ème Territorial, Hérissey,

Evreux, 1930, 175 pages. Couraud (commandant F.), Ferron (médecin de 1ère classe M.), Le 57ème R.I. pendant la Grande Guerre 1914-1918, Lavauzelle, Paris, 1925, 327 pages. Mangin (général E.), Un Régiment lorrain, le 7-9. Verdun, la Somme (Novembre 1915-Juillet 1916), Payot, Paris, 1934, 254 pages.

#### Infanterie d'Afrique:

Garros (lieutenant-colonel L.), *Les Africains*, Historama hors-série, n° 10, 1970, 162 pages.

Hurault de Ligny (colonel), La Division du Maroc aux Marais de Saint-Gond, (5-10 septembre 1914), Lavauzelle, Paris, 102 pages.

Le Pautremat (Pascal), « L'intervention des troupes marocaines en France », in 14-18 Magazine, n° 10, octobre-novembre 2002.

Lachaux (Gérard), « Zouaves. L'album souvenir 1914-1918 », in *Gazette des Uniformes*, n° 199, Mars 2002. Mennerat (capitaine M.), *Tunisiens héroïques au Service de la France. L'Epopée du 4ème Tirailleurs sur le Front français*, 1914-1918, Berger-Levrault, Paris, 1939, 644 pages;

Saulay (J.), *Histoire des Goums marocains,* tome 1, De 1908 à 1934, La Koumia, Paris, 1986, 500 pages.

#### Infanterie coloniale:

Historique des Troupes coloniales pendant la Guerre 1914-1918 (Fronts extérieurs), Lavauzelle, Paris, 1931, 351 pages. Les troupes coloniales pendant la Guerre 1914-1918, Imprimerie Nationale, Paris, 1931, 502 pages. Bourlet (lieutenant Michaël), « Le bataillon sibérien (1918-1920) », in 14-18, le Magazine de la Grande Guerre, n° 25, Avril-Mai 2005.

Ingold (général François), Les Troupes noires au Combat; Cas concret pour servir à l'Histoire des Formes de la Guerre, Berger-Levrault, Paris, 1940, 54 pages. Michel (Marc), Les Africains et la Grande Guerre, L'appel à l'Afrique, 1914-1918, Karthala, Paris, 2003, 302 pages.

Labayle (Éric), Philippart (Jean-Louis), Rossignol, 22 août 1914, Journal du Commandant Moreau, Chef d'Etat-Major de la 3ème Division Coloniale, Anovi, Parçay-sur-Vienne, 2002, 192 pages. Puypéroux (général), La 3ème Division Coloniale dans la Grande Guerre (1914-1919), L. Fournier, Paris, 1919, 232 pages.

Sylvain, « Il y a cinquante ans, les étapes de guerre d'un régiment français : le R.I.C.M. », in Historama, n° 203, septembre 1968.

Ingold (général), « Le Sacrifice du Commandant Posth du 3<sup>ème</sup> R.I.C. : Champagne, septembre 1915 », in *Revue Historique des Armées*, n° 4, 1970.

#### Légion Etrangère :

Guyot (capitaine Philippe), « La Légion Etrangère sur le Théâtre français », in 14-18, n° 5, décembre 2001-janvier 2002. Guyot (chef de bataillon Philippe), Labayle (Éric), Répertoire des Corps de Troupe de l'Armée Française pendant la Grande Guerre, Tome 3: la Légion Etrangère, éditions Claude Bonnaud, Château-Thierry, 2002, 11 pages.

Porch (D.), La Légion Etrangère, 1831-1962, Fayard, Paris, 1994, 844 pages.

## Cavalerie d'Afrique :

Sicard (Jacques), Vauvillier (François), Les Chasseurs d'Afrique, Histoire et Collections, Paris, 1999, 182 pages. Les Sphahis sur le Front Français, Ministère de la Défense, Etablissement Cinématographique et Photographique des Armées, Ivry-sur-Seine, 1997, 165 pages.

Moné (Thierry), Les Spahis du 1<sup>er</sup> Marocain, Lavauzelle, Paris, 1998, 157 pages.

#### Artillerie:

Béraud (Yves), « L'artillerie de montagne, 1888-1915 », in Gazette des Uniformes, n° 174.

Gascouin (général). L'évolution de l'Artillerie pendant la Guerre, Flammarion, Paris, 1920, 288 pages.

Lachaux (Gérard), « L'Album souvenir 14-18. Les Artilleurs », in La Gazette des Uniformes, n° 184, octobre 2000.

Waline (P.), « Pour que les « Crapouillots de l'Artillerie de Tranchée de 1914-1918 ne soient pas oubliés », in Revue Historique des Armées, n° 2, 1977.

## Armes diverses, écoles et services : Aviation

Aviateurs dans la Grande Guerre, Stéphane Nicolaou- Musée de l'Air et de l'Espace, 1998.

L'Aéronautique Militaire Française, 1914-1918, s.n.e., 1978, 169 pages. Marie (colonel Félix), Les Origines de l'Aéronautique militaire (novembre 1909novembre 1910), Lavauzelle, Paris, 1924, 124 pages.

Martel (René), L'Aviation française de Bombardement (des Origines au 11 novembre 1918), Hartmann, Paris, 1939, 417 pages.

#### **Aumônerie**

Baly (Jean-Pierre), « *L'aumônerie* catholique aux armées », in Gazette des Uniformes, n° 178, novembre 1999.

#### Marine

Poli (colonel A.), « Les Groupes mixtes d'Automitrailleuses et d'Autocanons de la Marine pendant la Guerre de 1914 », in Revue Historique des Armées, n° 3, 1988.

#### Service de santé

Bassières (médecin général), Le Service de Santé de la 3ème Armée pendant la Bataille de France, Lavauzelle, Paris, 1922, 282 pages.

Dir. Lefebvre (P.), *Histoire de la Médecine aux Armées, tome 1, De 1914 à nos jours*, Lavauzelle, 1988, 420 pages.

Mignon (médecin inspecteur-général A.), *Le Service de Santé pendant la Guerre 1914-1918*, Masson, Paris, 1926-27, 4 volumes.

Moisant (J.H.), L'Armée Silencieuse, Lavauzelle, Paris, 1917, 306 pages. Ce livre donne la liste des citations obtenues par environ 1 780 médecins, brancardiers et infirmiers décorés de la Légion d'Honneur ou de la Médaille Militaire

Maufrais (Louis), J'étais médecin dans les tranchées 2 août 1914-14 juillet 1919, Robert Laffont, 2008.